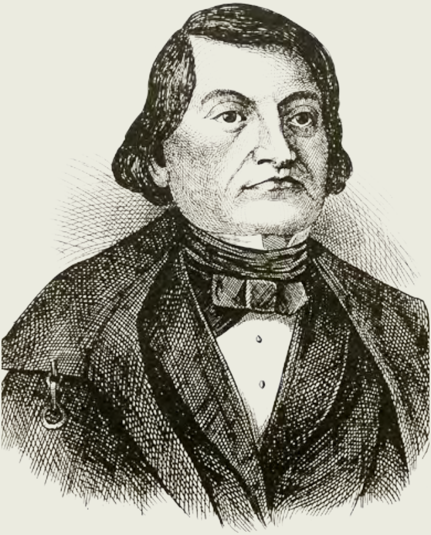
Michel Bibaud

Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces de vers

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Cornelius Krieghoff (1815-1872), *Québec vue de la Pointe-Lévis* (1853), collection du Musée national des beaux-arts du Québec.



Michel Bibaud (1781-1857).

Préface

Ne voulant narguer
La plume maligne
Prête à me morguer ;
Non plus que briguer
La faveur indigne
D’un assentateur ;
Défiant auteur,
D’une main craintive,
Je livre au lecteur
Mon œuvre chétive,
Fruit d’un lourd cerveau,
Qu’à coups de marteau
Il faut que j’active.

Pourtant, dans ce cas,
(Et d’autres, sans doute),
C’est le premier pas
Que plus on redoute ;
Car, quand on est loin,
Sans peine ni soin,
On poursuit la route.

Incertain d’abord,
J’hésite d’écrire ;
Mais, bientôt, plus fort,
Plus hardi, j’aspire
À me faire lire.
Prenant mon essor,
Je dis : « Ma besogne
« Étant à ce point,
« Ce serait vergogne
« Qu’on ne la vît point. »
Car, plat ou sublime,
Tout auteur qui rime

Attend des lecteurs,
Comme un pantomime
Veut des spectateurs.

Si sans feu, sans verve,
J'ai malgré Minerve
Travaillé mes vers,
Des lecteurs divers
J'implore indulgence :
Si la bienveillance
Arrive au soutien,
J'ai ma récompense ;
Mes esprits de rien
Qui puisse déplaire
Ne sont plus troublés ;
J'obtiens mon salaire,
Mes vœux sont comblés.

Épître enfantine[1]

À M. H. H...y, sur la chasse

Allons ! tout est-il prêt, as-tu ce qu'il convient ?
Je suis si bien muni qu'il ne me manque rien,
C'est trop dire, pourtant, car ma vue est si courte,
Qu'à peine de dix pas je puis voir une tourte[2].
Mais je sais à cela quel remède apporter ;
C'est une longue-vue ; et je vais l'acheter.
L'un sur l'autre, pour lors, n'ayant nul avantage,
On verra qui des deux en fera davantage.
Le gibier dans nos bois commence à se montrer ;
Vite, point de lenteur, il le faut rencontrer :
La paresse jamais ne valut rien qui vaille.

Je me fais fort d’abattre et la grive et la caille.
Tu peux prendre sur toi de tuer l’étourneau :
Je t’abandonne encor le merle et le perdreau,
Le milan, le vautour, et tout oiseau vorace,
N’ont garde d’espérer que nous leur fassions grâce :
Ce sont des malfaiteurs, des ennemis cruels,
Des êtres abhorrés du reste des mortels :
Le meurtre, le carnage est leur plus grande joie ;
Tout être, s’il est faible, est sûr d’être leur proie,
D’en être dévoré. Le gentil écureuil,
Dans mon sac, en tombant, trouvera son cercueil.
Eh ! pourquoi ? dira-t-on ; il n’est point homicide,
Et vouloir le tuer, c’est être bien perfide.
Non, mais il est voleur, il viole les lois ;
Pour se remplir le ventre, il dérobe nos noix :
Comme tel, il mérite, à mon gré, la torture ;
Nous le ferons passer par une mort moins dure :
Il aurait expiré sur un honteux gibet ;
Nous l’en délivrerons d’un seul coup de mousquet.
Il pourrait bien se faire, ô tendre bécassine,
Que malgré soi l’on vînt enrichir la cuisine.

Mais ce sera bien pis, dans la chaude saison,
Quand nous verrons venir les tourtes à foison,
En tourbillons épais passer par la campagne,

---

[1] Cette épître, d’un écolier à un autre écolier plus jeune que lui, mérite-t-elle d’être mise sous les yeux du public ? Ce n’est pas à moi qu’il appartient d’en décider ; mais si j’y parle à un enfant comme on doit lui parler, pour en être écouté et goûté, j’ai atteint le seul but que je m’étais proposé.

[2] Le dictionnaire de l’Académie française dit tourtre ; mais je trouve dans Richelet, tourte, oiseau, turtur, rimant avec courte, écourte, tourte, pâtisserie, et cette autorité doit être suffisante pour un rimeur.

Et, lasses de voler, gagner notre montagne ;
Dans les marais bourbeux de la Pointe à Ménard,
Comme en un pays sûr séjourner le canard ;
La bécasse rôder autour de nos fontaines,
Le lièvre aux pieds légers gambader dans nos plaines,
Les timides perdrix errer sur nos coteaux,
Les pluviers abonder auprès de nos ruisseaux ;
L'alouette, en un mot, la sarcelle étrangère,
Nous attendre à la file au bord de la rivière.

Quant aux petits oiseaux, j'en fais bien peu de cas ;
Les tuer sans raison, la chose ne va pas :
Ayant, de tous côtés, des ennemis à craindre,
Déjà, par leur faiblesse, ils sont assez à plaindre :
Je les trouve d'ailleurs et gentils et mignons ;
Pour tout dire, en un mot, nous les épargnerons.
Mais si la grue à tort voulait entrer en guerre,
Son cou long de deux pieds ne lui servirait guère :
Ses ailes, son grand bec ne la sauveraient pas ;
Un seul coup suffirait pour la jeter à bas ;
Elle verrait alors qu'elle était mal armée ;
Qu'il ne s'agissait pas de combattre un pygmée.
De même le hibou, pour sa grande laideur,
Et parce qu'il n'est bon qu'à donner de la peur,
Recevrait, à coup sûr, au milieu de sa fale,
Ou bien sur sa caboche, une funeste balle :
Le butor, pour son cri propre à nous effrayer,
De la belle façon se verrait foudroyer :
La triste poule d'eau, qui prédit à la terre
L'orage, écraserait sous un coup de tonnerre ;
Et ce lugubre oiseau, qu'on n'entend que de nuit,
Si je l'apercevais, serait bientôt détruit.
Enfin, tout oiseau sale et de mauvais augure
Se verrait, sur-le-champ, déchirer la figure.

En voilà bien assez, il est temps de finir ;

Ce discours, à la fin, pourrait bien t'endormir.
J'oubliais cependant un être détestable,
Qu'avec grande raison l'on nomme enfant du diable ;
Ah ! si ton mauvais sort, malheureux animal,
Te mettait devant moi, que tu finirais mal !
Oui, je te le proteste, une balle sifflante
Te percerait le front, bête sale et puante.

Tu n'auras pas de peine à te rendre, je crois ;
Tu chéris pour le moins la chasse autant que moi,
Et d'en être privé ce te serait supplice.
Il n'est point, en effet, de plus noble exercice :
Les plus fameux guerriers, en temps d'inaction,
En firent presque tous leur occupation :
Cette occupation est partout rencontrée ;
Et, sans chercher, courir de contrée en contrée,
Ismaël et Nemrod, ces anciens conquérants,
Furent de grands chasseurs dès leurs très jeunes ans.
Les païens ont jugé que la chasse était telle,
Qu'il n'était pour un dieu de passion plus belle :
Diane, dans les bois, courait après les cerfs[3] ;
Apollon poursuivait les oiseaux dans les airs.

[3] On prononce comme s'il y avait cers.

Satire I

Contre l'avarice

Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix tonnante,
Effrayer le méchant, le glacer d'épouvante ;
Qui, bien plus qu'avec goût, se fait lire avec fruit,
Et, bien plus qu'il ne plaît, surprend, corrige, instruit ;

Qui, suivant les sentiers de la droite nature,
A mis sa conscience à l'abri de l'injure ;
Qui, méprisant, enfin, le courroux des pervers,
Ose dire aux humains leurs torts et leurs travers.

Lecteur, depuis six jours, je travaille et je veille,
Non, pour de sons moelleux chatouiller ton oreille,
Ou chanter en vers doux de douces voluptés ;
Mais pour dire en vers durs de dures vérités.
Ces rustiques beautés qu'étale la nature ;
Ce ruisseau qui serpente, et bouillonne et murmure ;
Ces myrtes, ces lauriers, ces pampres toujours verts,
Et ces saules pleureurs et ces cyprès amers ;
D'un bosquet transparent la fraîcheur et l'ombrage,
L'haleine du zéphyr et le tendre ramage
Des habitants de l'air, et le cristal des eaux,
Furent cent et cent fois chantés sur les pipeaux.
Ni les soupirs de Pan, ni les pleurs des Pléiades,
Ni les Nymphes des bois, ni les tendres Naïades,
Ne seront de mes vers le thème et le sujet :
Je les ferai rouler sur un plus grave objet.
Ma muse ignorera ces nobles épithètes,
Ces grands mots si communs chez tous nos grands poètes :
Me bornant à parler et raison et bon sens,
Je saurai me passer de ces vains ornements :
Non, je ne serai point de ces auteurs frivoles,
Qui mesurent les sons et pèsent les paroles.
Malheur à tout rimeur qui de la sorte écrit,
Au pays canadien, où l'on n'a pas l'esprit
Tourné, si je m'en crois, du côté de la grâce ;
Où Lafare et Chaulieu[1] marchent après Garasse[2].
Est-ce par de beaux mots qui rendent un doux son,
Que l'on peut mettre ici les gens à la raison ?
Non, il y faut frapper et d'estoc et de taille,
Être, non bel esprit, mais sergent de bataille.

[1] Auteurs de poésies légères pleines d'esprit

et d'agrément.

[2] Écrivain sans jugement, dont les ouvrages sont remplis de turlupinades indécentes et d'injures grossières.

« Si vous avez dessein de cueillir quelque fruit,
« Grondez, criez, tonnez, faites beaucoup de bruit :
« Surtout, n'ayez jamais recours à la prière ;
« Pour remuer les gens, il faut être en colère :
« Peut-être vous craindrez de passer pour bavard ?
« Non, non, parlez, vous dis-je, un langage poissard ;
« Prenez l'air, et le ton et la voix d'un corsaire » :
Me disait, l'autre jour, un homme octogénaire ;
« Armez-vous d'une verge, ou plutôt d'un grand fouet,
« Et criez, en frappant, haro sur le baudet »,
Oui, oui, je vais m'armer du fouet de la satire.
Quand c'est pour corriger, qui défend de médire ?
Doit-on laisser en paix le calomniateur,
Le ladre, le trigaud, l'envieux, l'imposteur,
Quiconque de l'honneur et se joue et se moque ?
Que n'ai-je, en ce moment, la verve d'Archiloque[3] ?
Mais qu'importe cela, puisque je suis en train,
Si je ne suis Boileau[4], je serai Chapelain[5] :
Pourvu que ferme et fort je bâtonne, je fouette,
En dépit d'Apollon, je veux être poète,
En dépit de Minerve, en dépit des neuf Sœurs :
Les Muses ne sont rien, quand il s'agit de mœurs.
Si je ne m'assieds point au sommet du Parnasse,
À côté de Régnier, et de Pope et d'Horace[6],
Je grimperai tout seul sur un de nos coteaux :
Là, sans gêne, sans peur, sans maîtres, sans rivaux,
Je pourrai hardiment attaquer l'avarice,
La vanité, l'orgueil, la fourbe, l'injustice,
La ruse, le mensonge, ou plutôt le menteur,
Et l'oppresseur barbare, et le vil séducteur.
À tous les vicieux je déclare la guerre ;
Dès ce jour, dès cette heure… « Ami, qu'allez-vous

faire ? »
Va me dire un ami ; « de tous les vicieux
« Vous rendre l'ennemi ! craignez, c'est sérieux :
« Ah ! si vous m'en croyez, redoutez leur vengeance ;
« Peut-être vous pourriez... » – Je sais que leur engeance
A la peau délicate, est fort sensible aux coups,
Se dresse de dépit, et s'enfle de courroux.
Eh bien ! je leur verrai faire force grimaces ;
Puis après, je rirai de toutes leurs menaces :
Leur colère ressemble à celle du serpent,
Qui menace de loin, et se sauve en rampant.

Allons, point de quartier, commençons par l'avare :
Cet homme, comme on sait, parmi nous n'est pas rare :
Du golfe de Gaspé jusqu'au Coteau-du-Lac ;
Du fond de Beauharnois jusque vers Tadoussac,
Traversez, descendez, ou remontez le fleuve,
En vingt et cent façons vous en aurez la preuve.

Voyez cet homme pâle, et maigre et décharné ;
De tous nos bons bourgeois c'est le plus fortuné ;
Il a de revenus quatre fois plus qu'un juge ;
Mais la triste avarice et le ronge et le gruge :
Plus mal que son valet vous le voyez vêtu ;
À le voir vous diriez du dernier malotru.
De quels mets croyez-vous que se couvre sa table ?
De gros lard, de babeurre et de sucre d'érable.
« Tous les mets délicats font tort à la santé »,

[3] Ancien poète grec, auteur de satires très mordantes.

[4] Les poésies de Boileau sont si généralement connues, qu'il est presque inutile de dire ici que ses satires sont les meilleures qu'il y ait en notre langue.

[5] «Auteur dur, dont l'âpre et rude verve, Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve.»

[6] Poètes satiriques très estimés et à juste titre.

Dit-il, « et trop longtemps manger, c'est volupté ;
« Jamais, surtout, jamais il ne convient de boire… »

Un homme fut ici d'épargnante mémoire ;
Aux bûcheurs de son bois il offrait les copeaux[7],
Et, par grâce, y joignait les plus petits rameaux.
Ils lui rirent au nez, comme on se l'imagine.
Il fallait voir Orgon, marchant dans sa cuisine,
Regardant, maniant jusqu'aux moindres débris.
Orgon, aimant le vin jusqu'à se mettre gris,
Pour le boire, attendait que la liqueur fût sûre ;
Jamais il n'eut l'esprit de la savourer pure :
On l'a vu gourmander les gens de sa maison,
Pour avoir, selon lui, mangé hors de saison :
« Il est, leur disait-il, juste qu'un homme dîne ;
« Mais, manger le matin, c'est mauvaise routine :
« On doit, pour être bien, ne faire qu'un repas ;
« Et manger plusieurs fois, c'est œuvre de goujats. »

[7] Pour paiement, s'entend. Au reste, je ne cite ce trait qu'à cause du côté plaisant qu'il peut présenter, et non comme une preuve réelle d'avarice, puisque l'individu, d'ailleurs très respectable, dont il s'agit ici, étant étranger aux usages du Canada, pouvait fort bien croire qu'on en usait dans ce pays comme dans celui de sa naissance.

Au visage enfantin, à la voix féminine,
Vous connaissez Ormont, qui si souvent chemine :
Ormont est gentilhomme, et même un peu savant ;
Mais il est dominé par l'amour de l'argent :
Du matin jusqu'au soir, cet amour-là le ronge ;
Il pense à l'or, le jour, et, la nuit, il y songe :
Dans ses rêves, souvent, il croit voir des monts d'or,
Et, d'aise tressaillant, ramasser un trésor.
S'il lit, par passe-temps, son Boileau, son Horace,
Il est, chez ces auteurs, deux chapitres qu'il passe.

Parlant d’un ton dévot, riant d’un air bénin,
À le voir, vous diriez qu’Alidor est un saint :
Cet homme prête au mois, et même à la journée,
Et retire, à coup sûr, cent pour cent par année :
Vous croyez qu’Alidor prête pour s’enrichir ?
Vous êtes dans l’erreur ; c’est pour faire plaisir :
Non, ce n’est pas la soif de l’or qui le tourmente ;
Mais il est d’une humeur tout à fait obligeante.

Un bâton à la main et le corps en avant,
Richegris semble fuir ou voler en marchant :
Quoiqu’il ait cinquante ans, s’il n’en a pas soixante,
Et qu’il possède au moins vingt mille écus de rente,
Il n’est ni vieux ni riche assez pour épouser ;
Il veut encor vieillir, encor thésauriser :
La toilette est coûteuse et la vie est fort chère ;
Si Richegris épouse, il mourra de misère.

« Eh ! » va dire un plaisant, feignant d’être surpris,
« Apprenez à connaître un peu mieux Richegris ;
« Peignez-le sous un jour un peu plus favorable ;
« N’allez pas dire, au moins, qu’il n’est point charitable ;
« Sachez qu’il a... – Quoi donc ? vêtu... – Non, mais nourri... –
« Ah ! vraiment, j’oubliais... – Quoi ?... – Le poisson pourri. »
Une année, en avril, sur la fin du carême,
Parmi les indigents la misère est extrême ;
Plein de compassion, Richegris fait prôner,
Qu’abondamment il a de l’anguille à donner :
Il en donne, en effet ; mais une marmelade,
Où surnagent les vers, rend le mangeur malade,
Qui, pour remerciement, s’adressant au donneur,
Lui prodigue, indigné, le nom d’empoisonneur ;
Et non sans quelque droit. Si depuis lors il donne,
C’est si secrètement, qu’il n’est vu de personne.
Eh ! qui pourrait blâmer Richegris d’avoir soin
Que de ses charités nul ne soit le témoin ?

Gourat à ses voisins veut démontrer que riche
Peut, parfois, s'accorder et rimer avec chiche.
De peur qu'on ne le puisse aisément réfuter,
Lui-même, m'a-t-on dit, se plaît à raconter
À quel nombre de tours, de ruses, de finesses,
Il sait avoir recours, pour croître ses richesses.

Aliboron ne voit, ne connaît que l'argent
De bon, de précieux, d'estimable, de grand :
Les lettres, les beaux-arts, les talents, le génie,
Ne sont rien, à ses yeux, que fadaise et folie.

Tel, avec de grands biens, ne sait trouver comment
Lire, se promener, s'égayer un moment.
De madame Drabeau racontons l'infortune :
Trente mille louis composant sa fortune,
À balayer, frotter, trotter en sa maison,
Elle passe son temps. Si la peur du démon
Lui fait donner, parfois, quelque chose à l'église,
Elle refuse tout pour la noble entreprise
De son compatriote industrieux, savant.
Ce n'est pas, à l'ouïr, qu'elle tienne à l'argent ;
Mais, du matin au soir, attachée à l'ouvrage,
À peine de dormir a-t-elle le courage.
Malheureuse, inquiète, on conçoit l'embarras
Où la mettent des biens dont elle n'use pas.
Si vous en avez trop, qu'une noble dépense
Vous délivre à propos de votre dépendance.

Je pourrais rapporter vingt exemples frappants
D'avares citadins ; mais parcourons les champs :
Ce vice, dès longtemps, peu satisfait des villes,
Est allé dans les champs chercher d'autres asiles.

Tel est riche en biens-fonds, et n'a qu'un seul enfant :

Pour un écu par mois, ou six piastres par an,
Assez, pour son état, il peut le faire instruire;
Mais son curé n'a pu, jusqu'à présent, l'induire,
Ni par sages discours, ni par graves raisons,
Ni par avis privés, ni par communs sermons,
À faire pour son sang ce léger sacrifice :
Dominé, maîtrisé par sa rustre avarice,
« On se passe », dit-il, « de grec et de latin
« Bien plus facilement que de viande et de pain » :
Ces mots semblent jurer avec son ignorance;
(Où les a-t-il appris?) « une telle dépense,
« Un tel déboursement mettrait ma bourse à sec. »
Insensé, s'agit-il de latin et de grec?
N'est-ce pas le français que ton fils doit apprendre?
Réponds, et ne feins pas de ne me point entendre :
Si jusqu'à la science il ne peut pas monter,
Qu'il sache donc, au moins, lire, écrire et compter.
Il rit du bout des dents, et garde le silence :
L'avarice l'emporte, il n'est plus d'espérance.

Il neige, il grêle, il gèle à fendre un diamant;
On arrive en janvier : un avare manant,
Voyant qu'au temps qu'il fait le marché sera mince
Prend un frêle canot, et se met à la pince[8].
De la Pointe-Lévy traverser à Québec,
En ce temps, c'est passer la mer Rouge à pied sec.
Qu'arrive-t-il? pour vendre une poularde, une oie,
Au milieu des glaçons, il perd tout et se noie.

Combien de gens sont morts à l'âge de trente ans,
Pour n'avoir pas voulu débourser trente francs!
L'avarice, souvent, ressemble à la folie;
De même elle extravague, et de même s'oublie.
« Ami, comment vas-tu, comment vont tes parents? »

---

[8] On se sert de ce terme, dans ce pays, pour désigner la proue, ou le devant d'un canot.

Dit Blaise à Nicholas, qu'il n'a vu de trois ans :
« D'où te vient cet ulcère aussi noir que de l'encre ?
– « Je ne sais. – Tu ne sais ! malheureux, c'est un chancre.
– « Un chancre ! non. – C'est donc un ulcère malin.
– « Peut-être. – Eh ! que n'as-tu recours au médecin,
« Plutôt qu'être rongé ? – Je le ferais sans doute ;
« Mais, Blaise, tu le sais, la médecine coûte ! »
L'insensé voulut vivre en dévorant son mal,
Pour s'en aller après mourir à l'hôpital ;
Non, parce qu'il était réduit à la misère ;
Mais de peur d'appauvrir son unique héritière.

Là, le riche fermier laisse pourrir son grain ;
Il se vend quinze francs, il en demande vingt ;
La récolte venue, il n'en aura pas douze ;
Car l'avare, souvent, et s'aveugle et se blouse.

Ici, le tavernier, peu content de son gain,
Au moyen de l'eau, double et son rhum et son vin.

Ce fermier veut semer, et n'a point de semence ;
Il va chez son voisin, où règne l'abondance,
Lui demande un minot ou de seigle ou de pois :
« Oui, dit l'autre, pourvu que tu m'en rendes trois.
« Que dis-je, trois ! c'est peu ; tu m'en remettras quatre. »
– « Quatre pour un ! bon Dieu ! – Je n'en puis rien rabattre ;
« Il est, je crois, permis de gagner sur un prêt.
– « Oui, mais quatre pour un, c'est un fort intérêt. »
Que fera l'homme pauvre ? il n'a pas une obole :
Il prend le grain du riche, et lui rend sa parole.
En proie à la misère, à la perplexité,
Il sème, en maudissant l'avide dureté
De l'homme qui lui tient le couteau sous la gorge,
Pour un ou deux boisseaux de blé, de seigle ou d'orge.

Se laisser follement mourir contre son bien ;

Manger le bien d'autrui, pour conserver le sien,
Sont deux cas différents : l'un n'est que ridicule,
Mais l'autre est criminel, et veut de la férule :
L'un fait tort à soi-même, et l'autre à son prochain.
On n'est point scélérat quand on n'est que vilain ;
Il faut garder en tout une juste mesure,
Et surtout distinguer l'intérêt de l'usure.
Le vilain est un fou qui fait rire de soi ;
L'usurier, un méchant qui viole la loi.
C'est donc sur ce dernier qu'il faut faire main basse ;
Jamais cet homme-là ne mérita de grâce.
L'usurier des humains trouble l'ordre et la paix ;
Par lui le pauvre est pauvre et doit l'être à jamais.

Il fut, à mon avis, ménagé par Molière[9] ;
Boileau n'en parle pas d'un ton assez sévère :
Est-ce par des bons mots qu'on corrige ces gens ?
Il leur faut du bâton ou du fouet sur les flancs.
Mais je vois, à son air, que ma muse se fâche ;
Je lui ferme la bouche, et je finis ma tâche.

1817

[9] Le meilleur des poètes comiques : il a surpassé les anciens, et n'a pas encore été égalé par les modernes. *L'Avare* est une de ses plus belles comédies.

Satire II

Contre l'envie

Mal ou bien, mon début fut contre l'avarice.
Cheminant, l'autre jour, je rencontre Fabrice ;

La canne sous le bras, un pamphlet à la main :
« L'avez-vous lu », dit-il. – « Quoi ? – Ce dur Chapelain...
« Que vois-je ? vous riez ! mais ce n'est pas pour rire
« Que ce malin esprit me tance et me déchire.
« C'est bien à ce méchant qu'il faudrait du bâton :
« Que lui peut importer que je sois chiche, ou non ?
« Parbleu ! que ne m'est-il donné de le connaître !
« Que ne puis-je, à l'instant, le voir ici paraître !
« Que j'aurais de plaisir à le bien flageller ! ...
« – Peut-être ce n'est pas de vous qu'il veut parler.
« – Si ce n'est pas de moi, c'est d'un [1] qui me ressemble.
« – Dans ce cas, mon ami, c'est de vous deux ensemble. »
L'on voit que ma satire a fait un peu de bruit :
Oh ! puisse-t-elle aussi produire un peu de fruit !
Il est temps d'en venir à ma seconde épître :
Celle-ci roulera sur un autre chapitre ;
Chapitre sérieux, et peu fait pour les vers ;
Mais je dois attaquer tous les vices divers.

---

[1] C'est d'un, pour de quelqu'un, peut-il se dire, même en vers? Je l'ai certainement lu quelque part; ainsi, si c'est une licence, ce n'est pas une innovation. Au reste, pour bien comprendre ce dialogue, il faut savoir que la satire précédente fut publiée, en partie, dans l'Aurore, quelques mois avant celle-ci.

On a beaucoup écrit et parlé de l'envie :
Mais dans tous ses replis l'a-t-on jamais suivie ?
« L'envie est un poison, a-t-on dit, dangereux,
« Car l'arbre qui le porte est un bois cancéreux.
« L'homme envieux ressemble au reptile, à l'insecte ;
« Car tout ce qu'il atteint de son souffle, il l'infecte :
« Mais cet homme, souvent, fait son propre malheur,
« Comme, en voulant tuer, souvent l'insecte meurt. »
L'envie est fort commune au pays où nous sommes ;
Elle attaque et poursuit, très souvent, nos grands hommes :
Nos grands hommes ! tu ris, orgueilleux Chérisoi,

Qui crois qu'il n'est ici nul grand homme que toi,
Ou plutôt, qui voudrais qu'on t'y crût seul habile :
Croyance ridicule et désir inutile.

On porte envie aux biens, on porte envie au rang ;
Assez souvent, l'envie a méconnu le sang ;
Elle règne souvent dans la même famille,
Et la mère, parfois, porte envie à sa fille.
Je sais, à ce sujet, un fait assez plaisant :
Ce fait-là ne fut point forgé par Lahontan[2] :
Sans aller consulter un auteur qui radote,
Je trouve au Canada mainte et mainte anecdote.

[2] Militaire et voyageur, qui a écrit des «Lettres», etc., sur le Canada, et qui ne jouit pas de la meilleure réputation de véracité. On fait particulièrement allusion ici à ce qu'il dit des dames de Montréal.

Une famille fut, jadis, à Montréal ;
Le patron se disait issu du sang royal :
Il ne le croyait pas, mais le faisait accroire.
Il mourut à trente ans, si j'ai bonne mémoire,
Ou plutôt, si l'on m'a conté la vérité,
Laissant peu de regrets aux gens de sa cité,
Peu de biens aux enfants de son aimable épouse ;
Épouse, qui de lui jamais ne fut jalouse[3].
Elle avait vingt-cinq ans, quand son mari mourut.
Dès qu'on sut l'homme en terre, on vint, on accourut
Consoler, ranimer, la jeune et belle veuve,
Qu'on croyait succomber sous la terrible épreuve.
Quand on sut que gaiement on pouvait l'aborder,
Chez elle, de partout, les galants d'abonder.
Que fit-elle avec eux ? je ne le saurais dire ;
Et ma muse, entre nous, n'aime point à médire.
Enfin, il en vient un qu'elle veut épouser ;
Mais, pour y parvenir, il lui fallut ruser.
De ses filles, déjà, l'aînée est femme faite,
Est belle, aimable, gaie, enfin, presque parfaite ;
Et la mère avait beau vouloir se l'attacher,
Le galant paraissait vers le tendron pencher :

La plus jeune, à ses yeux, semblait aussi plus belle.
« Que ferai-je ? comment me débarrasser d'elle ?
« Je ne vois qu'un moyen, c'est de la renfermer
« Sous la clef, dans sa chambre, afin d'accoutumer
« Mon amant à me voir et seule et sans ma fille. »
Quand l'amant arrivait, la mère de famille
Avait, auparavant, relégué dans un coin
L'objet de sa visite. Il ne se départ point ;
Il devient patient : à tout on s'accoutume.
« Ma fille a la migraine, ou bien elle a le rhume,
« Disait la mère ; hélas ! son mal est radical ;
« De l'épouser, monsieur, vous vous trouveriez mal :
« D'ailleurs, elle devient, de jour en jour, moins belle ;
« Je suis, à dire vrai, beaucoup plus jeune qu'elle :
« Plût à Dieu qu'elle fût, de tout point, aussi bien ;
« Car jamais, Dieu merci, je ne me plains de rien. »
Elle dit tant, fit tant, qu'à la fin, le compère
Laissa la fille en paix, pour épouser la mère.
Mais le fait dont je parle est passé dès longtemps,
Citons, plutôt, citons des exemples vivants.

[3] Parce qu'elle ne l'aimait point : ce dont je préviens d'avance, de peur que quelque malin n'aille imaginer que je berne ici le mari, pour n'avoir donné aucun sujet de jalousie à sa femme.

Rarement la beauté fut exempte d'envie :
Les Grâces ont formé tous les traits de Sylvie :
J'admire, en la voyant, son front noble et serein ;
De roses et de lis se compose son teint :
Elle a le nez, les yeux, et la bouche charmante,
Le port majestueux et la taille élégante ;
Elle rit, elle chante, elle parle, elle écrit,

Avec grâce, dit tout, fait tout avec esprit :
À la voir, qui pourrait croire qu'on en médise ?
Écoutez, cependant, comment en parle Élise :
« Sylvie est belle, mais, on pourrait l'égaler ;
« Et, sur son compte, je... je n'en veux pas parler ;
« Si je vous le disais, vous en seriez surprise.
« – Est-il vrai ? qu'est-ce donc ? que dites-vous, Élise ?
« Vous vous trompez, ma chère. – Oh ! non, je le sais bien ;
« Je suis sûre du fait ; mais je n'en dirai rien. »
Voilà souvent à quoi porte la jalousie :
Ce n'est pas médisance, ici, c'est calomnie.

« Mon voisin Philaris s'enrichit », dit Médor ;
« Je ne sais pas, ma foi, d'où lui vient tout son or ;
« Autant, ou mieux que lui, j'entends la marchandise ;
« Et c'est toujours chez lui qu'on voit la chalandise.
« Il faut qu'il soit fripon, ou bien qu'il soit sorcier :
« Autrefois, je l'ai vu pauvre et petit mercier ;
« Le voilà gros bourgeois, pouvant rouler carrosse ;
« Pour le moins, aussi fier qu'un enfant de l'Écosse ;
« Tandis qu'il faut que moi je me promène à pied.
« Philaris fait envie, et moi, je fais pitié :
« J'enrage, de bon cœur, voyant l'or qu'il entasse. »
Médor, sais-tu pourquoi ton voisin te surpasse ?
C'est que, sans être avare, il règle sa maison
Avec économie, et selon la raison :
Sa richesse par là promptement s'est accrue.

Cet homme qu'on rencontre à chaque coin de rue,
Devant vous toujours prêt à vous faire plaisir,
À l'ouïr, vous diriez qu'il n'a d'autre désir
Que votre intention, votre dessein prospère.
« Oui, vous réussirez ; je le crois, je l'espère ;
« Et si, par quelque endroit, je pouvais vous servir...
Partez d'auprès de l'homme, ou laissez-le partir :
« Il croit venir à bout de sa folle entreprise »,

Dit-il, « fut-il jamais pareille balourdise ?
« C’est un homme sans fonds, sans appui, sans talents ;
« En vérité, je crois qu’il a perdu le sens. »
Cet homme qu’il noircit court la même carrière
Que lui-même, et le laisse assez loin en arrière.

L’ignorant, quelquefois, porte envie au savant :
La chose a même lieu de parent à parent.
Cette sorte d’envie est quelque peu rustique :
Racontons sur ce point une histoire authentique,
Et dont tous les témoins sont encore vivants.
Philomathe n’eut point de fortunés parents ;
Tout leur bien consistait en une métairie,
Même, les accidents fâcheux, la maladie,
Le sort, l’iniquité d’un père, à leur endroit,
Les réduisirent-ils encor plus à l’étroit :
Mais quoique Philomathe eut des parents peu riches,
Jamais, à son égard, il ne les trouva chiches,
Et de se plaindre d’eux jamais il n’eut sujet :
Rendre leur fils heureux était leur seul objet :
Ne pouvant lui laisser un fort gros héritage,
Ils voulurent qu’il eût le savoir en partage :
Un bon tiers de leur gain et de leur revenu
Passait pour qu’il fût bien logé, nourri, vêtu.
Mais que gagnèrent-ils ? la haine de leurs frères :
Tous les collatéraux et même les grands-pères
De ces sages parents deviennent ennemis,
Et laissent retomber leur haine sur leur fils.
Eux, pour toute réponse et pour toute vengeance,
Ils méprisent les cris de leur rustre ignorance.

L’envieux, quelquefois, porte envie à l’habit,
Et de le porter tel vous fait presque un délit.
L’on peut trouver à dire à chose de la sorte,
Alors qu’on y met plus que son état ne porte ;
Mais blâmer de l’habit la forme ou la couleur,

C’est être, à mon avis, ridicule censeur,
Se mêler un peu trop des affaires des autres.
Ce travers est pourtant commun parmi les nôtres.
J’ai vu (l’on peut tenir le récit pour certain),
Un jeune homme, depuis quelques mois citadin,
Craignant d’être hué dans son rustique asile,
Laisser, pour s’y montrer, l’habillement de ville,
C’est-à-dire quitter l’habit pour le capot[4].

Le fait suivant est vrai, bien qu’il soit un peu sot;
Je le tiens d’un témoin que je sais véridique :
Un jour, un citadin d’origine rustique,
Fut prié d’un souper que devait suivre un bal :
C’était, s’il m’en souvient, un repas nuptial.
Le convive oublia de changer de costume :
(De ses nouveaux voisins il suivait la coutume) :
On le voit arriver, on ne dit rien d’abord;
Dès le commencement, on est assez d’accord;
Mais lorsque l’eau-de-vie est montée à la tête,
C’est alors qu’on se met à jouer à la bête.
De tomber sur notre hôte on cherche l’à-propos;
On le trouve, car l’hôte est fertile en bons mots.
« Tu te moques de nous, je crois », lui dit un rustre :
« Ton habit est fort beau, mais il a trop de lustre :
« Nous sommes complaisants, nous allons l’éponger. »
Ils prennent l’hôte, et puis, tout droit le vont plonger,
Vêtu comme il était, au bord de la rivière;
Et le roulent, après, dans un tas de poussière.
Le malheureux en fut malade quinze jours,
Et perdit son habit; mais il eut son recours :

[4] Dans les vers précédents, le mot habit est pris pour l’habillement en général; ici, c’est pour une espèce particulière de vêtement. Tout le monde sait la différence qu’il y a, quant à la forme, entre l’habit et le capot; et que le dernier est particulier aux habitants de nos campagnes.

Nos rustres, amenés par-devant la justice,
Payèrent médecin, habit, voyage, épice ;
Apprirent, comme on dit, à vivre, à leurs dépens.

Mais l'envie est, parfois, cause de maux plus grands.
Pourquoi nos gens heureux sont-ils en petit nombre ?
C'est que plusieurs de nous sont jaloux de leur ombre.
Quelqu'un désire-t-il, comme on dit, s'arranger,
Aussitôt chacun cherche à le décourager ;
Chacun le contredit, le tourne en ridicule ;
Et même de lui nuire on ne fait point scrupule.
Éconduits, jalousés, que d'hommes à talents
Ont quitté leur pays, ou sont morts indigents !
Est-ce ainsi qu'on en use en France, en Angleterre ?
L'étranger qui s'en vient habiter notre terre,
Voyant chez nous si peu d'accord ou d'amitié,
S'indigne contre nous, ou nous prend en pitié.
Faut-il que l'envie entre en des cœurs magnanimes
Ici, Germains, Bretons sont toujours unanimes :
Nous ne les voyons point se nuire, s'affliger,
Pour un brimborion prêts à s'entr'égorger ;
Plaider pour un brin d'herbe, une paille, une cosse.
Voyez, surtout, voyez les enfants de l'Écosse ;
Comme ils s'entraident tous, du manant au marquis.
Voyez les Iroquois et les Abénaquis :
Nous osons les traiter de nations barbares ;
Mais voyons-nous chez eux des jaloux, des avares ?
De la simple nature ils suivent les sentiers ;
Ils sont farouches, fiers, indociles, altiers ;
Mais il faut voir entre eux la conduite qu'ils tiennent ;
Comme ils sont tous d'accord, et toujours se soutiennent.
Ce qu'ils furent jadis, ils le sont aujourd'hui.

Un autre tort, c'est d'être envieux pour autrui ;
Quand on a des parents, vouloir qu'on les préfère
À quiconque se meut dans une même sphère ;

Grincer presque des dents, et frémir de fureur,
Si quelqu'autre est cru, dit aussi bon procureur,
Aussi bon médecin ; si, dans l'art littéraire,
Il sait également instruire, amuser, plaire.
Ce travers-là provient de partialité,
Et se peut appeler familiarité,
Si par là l'on entend, non propos de soudrille,
Mais amour exclusif des siens, de sa famille.

Toutefois, il faut être équitable et discret,
Et ne confondre point l'envie et le regret :
On peut, quand on est vieux, regretter la jeunesse ;
Quand on est pauvre, on peut désirer la richesse ;
On peut, quand on écrit d'un style trivial,
Sans crime, souhaiter d'écrire un peu moins mal.
Il est même permis à qui raisonne et parle
Aussi vulgairement que Baroch ou que Carle,
De vouloir être un peu moins sot et moins pesant.
Malheur à qui peut être à tout indifférent.
Voit-on l'homme d'esprit réduit à la besace ;
L'imbécile occuper une honorable place ;
Ramper l'homme de bien, et le lâche régner ;
On peut, alors, on peut, à bon droit, s'indigner.
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre ;
Croire du bien d'autrui, qu'il amoindrit le nôtre ;
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux ;
C'est à cet homme-là que je porte mes coups...
« Recommencez-vous, donc ? Ah ! bon dieu ! trève ! trève ! »
Oui, par pitié pour toi, jaloux P.....r, j'achève.

1818

Satire III

Contre la paresse

D’un ton grave et hardi, débutai-je pour rire ?
Non, ce fut tout de bon que je promis d’écrire.
Sans trop soigner mon style, ou rechercher mes mots,
J’effraierai les méchants, et me rirai des sots ;
Je poursuivrai partout le vice et la folie :
À ce noble dessein ma parole me lie.

L’on dira : « D’où vient donc un silence si long[1],
« Après un si grand bruit, un repos si profond ?
« Fi du poète qui si longtemps se repose. »
Lecteur, de ce repos veux-tu savoir la cause ?
Depuis cinq ou six mois, je cherche maint sujet,
Où je puisse exercer ma verve, vain projet :
La Paresse[2] irritée affaiblit mon langage
Ralentit mon ardeur, amollit mon courage,
Épanche la langueur sur chacun de mes sens :
Pour la vaincre, je fais des efforts impuissants :
Contre elle vainement je cherche à tenir ferme :
De son pouvoir sur moi je ne puis voir le terme.
Oh ! quand de ce combat sortirai-je vainqueur ?
Quand reprendrai-je, enfin, ma force et ma vigueur ?

[1] Cette pièce ne fut publiée dans *l’Aurore* que six mois après la précédente.

[2] On voit que la paresse est ici personnifiée, comme elle l’est partout où j’emploie un P capital.

La Paresse, aujourd’hui, me joue un tour de Basque :
Si donc je la dévoile, ou plutôt, la démasque ;
Si j’expose au grand jour ses procédés pervers,
Et si je la poursuis dans ses replis divers,
Qu’est-ce, sinon punir et venger une injure ?
Comme la vanité, l’avarice, l’usure,
La nommer par son nom, c’est assez la punir :

Commençons donc, d'abord, par la bien définir.
Je demande et réponds : Qu'est-ce que la paresse ?
Une indigne langueur, une lâche mollesse,
Qui fait qu'on ne fait rien, quand on doit travailler,
Ou qu'on dort mollement, quand on devrait veiller ;
Quand on est bien portant, fait qu'on se dit malade ;
Fait, enfin, que l'on fait comme faisait Vervade.

Le sommeil au corps las redonne la vigueur,
Dissipe la fatigue, et chasse la langueur,
Lorsque pour le besoin sobrement on en use ;
Mais c'est tout le contraire, alors qu'on en abuse.
Tel peut, pour sa santé, dormir toute la nuit ;
Mais qui dort en plein jour et s'abuse et se nuit,
Fait tort à son pays, fait tort à sa famille ;
Et Sommeur ferait mieux rester dans sa coquille,
Qu'à midi, se montrer, en se frottant les yeux,
Semblant ne savoir pas combien font deux fois deux :
Son voisin s'enrichit, tandis qu'il se repose :
De son peu de succès sa cagnardise est cause.
D'où vient, jusqu'à présent, voit-on languir Dormard ?
C'est que, journellement, il se lève trop tard.

« Pourquoi ne pas dormir, lorsqu'on n'a rien à faire ?
« C'est là du fainéant le prétexte ordinaire.
« C'est pour passer le temps. » Non, c'est pour le tuer :
À savoir l'employer il faut s'habituer.
Le temps passe assez vite : écoutez tout le monde :
« Qu'est-ce le temps », dit-on ? « une vapeur, une onde,
« Qui s'écoule, et qu'on voit disparaître à l'instant ;
« L'éclair, qui naît et meurt, presque au même moment,
« Et dont à peine on a pu sentir la présence. »

Par la bonté des Dieux, la terre en abondance
Pour le besoin de l'homme, ou son plaisir, produit
Mainte herbe, mainte fleur, mainte plante, maint fruit :

Sans offenser le Ciel on peut en faire usage ;
S’en priver volontiers même serait peu sage ;
Car il faut distinguer l’usage de l’abus,
Et les plaisirs permis, des plaisirs défendus :
Bien user, c’est sagesse ; abuser, c’est folie.
Malheur au siècle où naît un perfide génie,
Qui du système humain changeant l’ordre et la loi,
Des dons de la nature intervertit l’emploi ;
Sur un dépôt sacré porte une main coupable,
Ou donne au genre humain un conseil exécrable.
L’un de la canne à sucre a fait couler le rhum ;
Un autre du pavot a tiré l’opium :
L’un ou l’autre poison, en produisant l’ivresse,
Ou fait naître, ou nourrit, ou mûrit la paresse.
L’opium engourdit le Turc et le Persan,
Le Tartare et l’Hindou, l’Arabe et le Birman.

Le rhum en nos climats, fait d’horribles ravages,
Et, sous tous les rapports, cause d’affreux dommages :
Que de jeunes gens morts, pour en avoir trop pris !
Combien d’autres n’auront jamais les cheveux gris,
Si, malgré tant d’avis, de malheureux exemples,
Ils en prennent encore à mesures trop amples,
Ou qui, souvent, de jour, de nuit, se répétant,
Font que chez eux l’ivresse est un état constant,
Reconnu, dès l’abord, à leur simple apparence.
Omettant, si l’on veut, le surcroît de dépense
Qu’un acharné buveur apporte en sa maison,
De lui, de plus en plus, s’éloigne la raison ;
De jour en jour, à tout il se rend moins habile ;
Et dans le monde, enfin, devient plus qu’inutile.
En effet, l’homme gris, du matin jusqu’au soir,
Pourrait-il proprement remplir quelque devoir,
Exercer quelque emploi ; se tirer avec gloire
D’un travail exigeant du sens, de la mémoire ?
Non, n’ayant plus, alors, ni les membres dispos,

Ni le cerveau rassis, ni l'esprit en repos,
Il est nul, incapable. En un mot, un ivrogne,
S'il est tel d'habitude, et, surtout, sans vergogne,
Doit être, tôt ou tard, éconduit, bafoué,
Et peut-être, de plus, sur la scène joué,
En butte à tous les traits de l'esprit satirique.

Pour servir la Paresse encore, en Amérique,
Viziliputzili[3] fit croître le tabac.
L'indolent Mexicain, juché dans son hamac,
(De notre campagnard modèle et prototype),
Avalant, à longs traits, par un tube, une pipe,
La vapeur et l'esprit d'un suc assoupissant,
S'enivrait de fumée, et s'endormait content.
La pipe, au Canada, produit un grand dommage ;
Y tient trop souvent place et d'étude et d'ouvrage.
Passez-vous par les champs, dans le temps des moissons,
Vous entendez, partout : « Allumons ! allumons ! »
Aussitôt fait que dit ; mais pendant qu'on allume,
Et qu'on fume, le fer refroidit sur l'enclume.
Chez notre laboureur, cinquante fois le jour,
Et le sac à tabac et la pipe ont leur tour :
Il fume, en se levant, fume, quand il se couche ;
En un mot, a toujours une pipe à la bouche,
Comme n'ayant, du tout, affaire qu'à fumer.
C'est aimer un peu trop à flairer, à humer
La fumée, à son dam : car le feu de la pipe,
Tombant sur une paille, une feuille, une ripe,
Allume un incendie affreux, et très souvent,
D'un riche agriculteur fait un homme indigent.
Naguère, à Tabager advint malheur étrange :
« Allons », dit-il, un jour, « visiter notre grange,
« Et voir, un peu, jusqu'où se monte notre bien. »
(C'était un jour de fête, il ne s'y faisait rien.)
Sa grange, de froment contient six mille gerbes
Son orge, son avoine, et ses pois sont superbes

Il tressaille de joie, en contemplant le tout.
« Je vais, enfin, remplir mon coffre, pour le coup ;
« À mille individus je puis fournir des vivres ;
« Le beau blé, cet hiver, vaudra bien quinze livres ;
« Et douze cents minots, si je ne me méprends,
« Si je sais bien compter, font dix-huit mille francs » ;
Dit-il, en crayonnant sur un morceau de brique ;
(Tabager connaissait, un peu, l'arithmétique),
« Mille minots de pois feront deux mille écus ;
« Mon orge me vaudra, j'en suis sûr, encor plus ;
« Oui, je surpasserai mon voisin Latulipe. »
Ce disant, il aveint son briquet et sa pipe,
Et sa pierre et son tondre, et bat, et s'asseyant,
Il compte, il rêve, il fume, et s'endort, en fumant.
Mais la pipe allumée, échappant de sa bouche,
Se vide sur le foin, qui lui servait de couche :
Il s'éveille en sursaut, et voyant tout flambant,
Il se lève, bondit, et se sauve, en criant :
« À l'incendie ! au feu ! » C'est inutile peine.
Son orge, son froment, ses pois et son aveine,
Et sa grange, tout brûle, et l'homme, en un moment,
Voit sa gloire en fumée, et sa richesse au vent :
Tout est, en un instant, consumé par la flamme.

[3] Principale divinité des Mexicains. Quelques auteurs écrivent *Vizliputzli;* d'autres, *Viziliputzli;* d'autres, enfin, *Viziputzili.* J'ai choisi l'orthographe qui convenait à mon vers.

La paresse, souvent, du corps passe dans l'âme :
Tel n'est pas paresseux pour orner sa maison,
Arroser son jardin, recueillir sa moisson :
Cultiver son esprit ?... Ah ! c'est une autre chose ;
On ne peut s'y résoudre, on le craint, on ne l'ose :
On est fier d'un verger, d'un champ, d'un palefroi,
D'un chien : de son esprit, nullement. Loin de moi
Le dessein de parler contre l'agriculture ;

Cet art est le premier qui fut dans la nature :
Il fait jaunir les champs, fait fleurir les jardins ;
Il embellit la terre, et nourrit les humains,
Enrichit le pays, entretient le commerce :
Honneur, donc, et profit à quiconque l'exerce.
Mais devons-nous toujours soumettre l'âme au corps ;
Négliger le dedans, pour parer le dehors ;
Mettre avant l'infini[4] le moment ? J'aime à croire
Que l'âme, après la mort, gardera la mémoire
De tout ce qu'ici-bas, l'homme connut, apprit ;
Que si, sur terre, il a cultivé son esprit,
Son esprit saura plus que si, par indolence,
Il eût, avec son corps, croupi dans l'ignorance.
Oh ! combien ce pays renferme d'ignorants,
Qu'on aurait pu compter au nombre des savants,
S'ils n'eussent un peu trop écouté la Paresse,
Et s'ils se fussent moins plongés dans la mollesse !
Combien, au lieu de lire, écrire, ou travailler,
Passent le temps à rire, ou jouer, ou bâiller !
À l'exemple voisin des dix-huit républiques[5],
Vit-on jamais, ici, des corps académiques ?
Privé d'un tel secours, ce qu'on apprit, enfant,
On l'oublie et le perd, souvent, en vieillissant ;
Surtout, quand, à cet âge, étudiant par force,
On n'a pu du savoir attraper que l'écorce.
Quand se réveilleront tous nos esprits cagnards ?
Quand étudierons-nous la nature et les arts ?

---

[4] L'infini en durée, ou l'éternité.

[5] À l'époque de la composition de cette satire, l'Union américaine ne comprenait que dix-huit États : elle se compose de vingt-trois ou vingt-quatre aujourd'hui.

La paresse nous fait mal parler notre langue :
Combien peu, débitant la plus courte harangue,
Savent garder et l'ordre, et le vrai sens des mots ;

Commencer et finir chaque phrase à propos ?
Très souvent, au milieu d’une phrase française
Nous plaçons, sans façon, une tournure anglaise :
Presentment, indictment, impeachment, foreman,
Sherif, writ, verdict, bill, roast beef, warrant, watchman.
Nous écorchons l’oreille, avec ces mots barbares,
Et rendons nos discours un peu plus que bizarres.
C’est trop souvent le cas, à la chambre, au barreau.

Mais, voulez-vous entendre un langage nouveau ?
Un langage ! que dis-je ? un jargon pitoyable,
Un patois ridicule autant que détestable,
Déshonneur de Québec et du nom québécois,
Lisez certain journal, nommé Le Vieux-gaulois.
Là, de mainte chimère, en style amphigourique,
Un esprit de travers sottement s’alambique ;
Semble moins s’adresser, dans ses grossiers propos,
À des Français polis, qu’à de lourds Wisigoths.
Comme sot en pensers, ignorant en grammaire,
Il est barbare autant qu’il est visionnaire ;
Et chez les Illinois allant chercher ses mots,
Déroute le lecteur, qui dit : *Nescio vos*[6].
Au lieu de disputer, chez lui, l’on se chicane,
Et la fumée, en l’air, se transforme en boucane ;
Un meuble de ménage est appellé butin,
Et jardinages sont les produits d’un jardin.
En parole pointue il transforme la pointe ;
Si le gouverneur nomme à son tour il appointe ;
Les prépositions se montrent tour à tour
Chez d’autres, mais chez lui vous ne voyez que pour[7].
Je n’aimerais point voir aux feuilles canadoises[8],
Des mots trop recherchés, des phrases trop courtoises ;
Mais je m’indigne à droit, en lisant des écrits,
D’où la langue, le goût, la raison sont proscrits.

---

[6] Mot pour mot : Je ne vous connais pas.
[7] M. L. et M. B. ont été pour la liste civile...

Pour croître, entretenir, préserver l’ignorance,
La Paresse produit la triste insouciance :
Cet être, à l’air nigaud, aux regards stupéfaits,
Du présent, du futur, ne s’occupe jamais
L’insouciant voit tout, entend tout, sans rien dire,
Et même, d’un bon mot jamais il n’a su rire :
En tous temps, en tous lieux, il se tient toujours coi,
Et tout ce qu’il sait dire est : « Que m’importe, à moi. »
Il verrait l’incendie aux coins de sa patrie ;
Ou son père, ou sa mère, ou sa femme périe :
Les villes, les moissons, les vergers embrasés ;
La moitié des humains sous leurs toits écrasés ;
L’autre moitié criant, pleurant, mourante, ou morte,
Ladre, il serait muet, ou dirait : « Que m’importe ? »
Des froids indifférents ici le nombre est grand,
Et semble, qui pis est, aller toujours croissant.
Ailleurs, l’indifférence est fruit de la détresse ;
Elle est, dans ce pays, fille de la Paresse :
Qui dit indifférent dit encor paresseux.
Peut-être, je devrais faire un récit affreux
Des malheurs qu’ont produits et la mère et la fille,
Et tous les alliés de la triste famille,
En tous lieux, en tous temps, et dans tous les états ;
Mais, si je commençais, je ne finirais pas :
Tant de ces maux divers la mesure est immense.

De la Paresse encor naquit la négligence,
Le tort de différer du jour au lendemain,
Ou plutôt, de remettre, et sans terme et sans fin.

---

et ont été pour les mesures pour la défense de la province, et ont été pour qu’il fût pris des mesures pour…

[8] Les premiers écrivains français qui ont parlé du Canada disent Canadois, Canadoise au lieu de Canadien, Canadienne : du moins j’ai trouvé ces mots dans la Géographie de Guillaume Delisle.

Mal m'en prit à moi-même : un matois que je nomme
Courailleur, me devait une assez forte somme ;
Assez forte, s'entend, pour mon petit avoir :
Il m'offre de payer ce qu'il me peut devoir,
Instamment : moi, nigaud, dépourvu de sagesse,
Par sotte vanité, je lui dis : « Rien ne presse ;
« J'ai quelque chose à dire au voisin Beauverger ;
« Demain, cela se peut aussi bien arranger. »
Le lendemain, assez tard dans l'après-dîner,
Je vais chez Courailleur, la mine enfarinée[9] :
« C'est monsieur Courailleur que vous désirez voir ?
« Il est sorti, monsieur ; probablement, ce soir,
« Vous lui pourrez parler » ; me dit la ménagère.
Je réponds : « J'attendrai ; je n'ai pas grande affaire. »
J'attendis, en effet, et croquai le marmot ;
Tout honteux de n'avoir pas pris mon homme au mot ;
Et soupçonnant, dès lors, ce que j'appris ensuite,
Que pour ne point payer, il avait pris la fuite.

[9] On dit ordinairement, la gueule enfarinée : j'ai cru pouvoir substituer *mine* à *gueule;* cette dernière expression m'ayant paru trop basse, surtout en parlant de moi-même.

Eh ! combien diraient d'eux ce que je dis de moi !
Passe encor, quand on n'est négligent que pour soi.
Négliger pour autrui, c'est se rendre coupable.
Qui pourrait, en effet, ne pas croire blâmable
L'homme qui, volontiers, s'est pris, chargé d'un soin,
Duquel, par négligence, il ne s'occupe point ?
Combien de médecins, procureurs, ou notaires,
Qui, pour négligemment avoir fait leurs affaires,
Pourraient être accusés des malheureux décès,
Des altercations, des ruineux procès,
Qu'avec étonnement, tous les jours, on contemple
Je pourrais en citer maints déplorables exemples ;

Mais je sens en moi-même une molle lenteur,
Qui me rend presque aussi paresseux que P...r ;
De la Paresse, enfin, les vengeances indignes.

Mais j'allais oublier deux paresseux insignes :
Par un mot déjà vieux, l'un s'appelle musard ;
Et l'autre est l'importun, l'ennuyeux babillard,
Qui, de ne faire rien recherchant le prétexte,
D'un auteur inconnu vous commente le texte ;
Cherche, comme un furet, partout, à qui parler ;
Rend malade quiconque il peut appateler ;
Dont la langue, en un mot, incessamment frétille,
S'il ne rencontre à qui pouvoir conter vétille.

Au regard vagabond, à l'abord effaré,
Un babillard, feignant d'être un homme affairé,
Vous fait croire, parfois, que, lorsque, dans la rue,
Sur vous, sans préalable, il se jette et se rue,
Vous saisit par le bras, ou vous prend au collet,
C'est qu'il se sent pour vous l'amour le plus complet,
Un égard qu'il refuse à l'ami plus vulgaire.
Mais si vous n'êtes point à son dessein contraire,
De ses propos sans fin vous serez assommé,
Et, sinon mort, mourant, par l'ennui consumé.

Quoiqu'il ne fasse rien, ne dise rien qui vaille,
Du fâcheux babillard la langue, au moins, travaille ;
Et je l'aime encor mieux que cet homme niais,
Qui voulant travailler, ne travaille jamais ;
Sur lui-même, toujours, se plie et se replie ;
S'il eut en vue un plan, risiblement l'oublie,
Pour voir battre des chats, ouïr un fol entretien.
Pendant que le musard perd son temps, la nuit vient :
À la barque arrivé trop tard pour le passage,
Par un plus long chemin il retourne au village ;
Voit toujours, trop tardif, ses projets ruinés ;

De partout se retire avec un pied de nez.

1818

Satire IV

Contre l'ignorance

Mon étoile, en naissant, ne m'a point fait poète ;
Et je crains que du ciel l'influence secrète [1]
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer :
Mais comment résister à l'amour de rimer,
Quand cet amour provient d'une honorable cause,
Quand rimer et guérir sont une même chose ?

[1] Hémistiche de Boileau.

L'autre jour, arrivant au troisième feuillet
Contre l'Ambition, je reçois ce billet :
« Croyez-moi, cher ami, laissez-là la satire ;
« Renoncez pour toujours au métier de médire :
« Ainsi que vous, je vois des torts et des travers ;
« Mais jamais je n'en fis le sujet de mes vers,
« Et jamais je n'aurai cet étrange caprice.
« Je conviens qu'il est beau de combattre le vice :
« Moi-même, je tiendrais la lutte à grand honneur,
« Si j'osais espérer de m'en tirer vainqueur.
« Mais, peut-on l'espérer ? Dans le siècle où nous sommes,
« Est-ce bien par des vers qu'on corrige les hommes !
« Non, se l'imaginer serait un grand travers ;
« L'homme méchant se rit de la prose et des vers :
« Soyez bien convaincu qu'il est incorrigible,
« Et n'ayez pas le tort de tenter l'impossible.
« Croyez-vous que P...r devienne moins pervers,

« Moins fourbe, moins menteur, pour avoir lu vos vers ?
« Sans devenir meilleur, il en a bien lu d'autres ;
« Quel effet pourrait donc avoir sur lui les vôtres ?
« Tenez, ami, tenez votre esprit en repos. »

Un autre me rencontre, et me tient ce propos :
« Chacun vous dit l'auteur des essais satiriques,
« Que naguère on a lus dans les feuilles publiques :
« Tous vos amis pour vous en seraient bien fâchés,
« Croiraient, par là, vous voir expier vos péchés.
« Que si votre destin à rimer vous oblige,
« Choisissez des sujets où rien ne nous afflige :
« Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
« Et de son large lit l'énorme profondeur ;
« Ou du Montmorency l'admirable cascade,
« Ou du Cap Diamant l'étonnante esplanade.
« Le sol du Canada, sa végétation,
« Présentent un champ vaste à la description ;
« Tout s'y prête à la rime, au moral, au physique,
« La culture des champs, les camps, la politique.
« Dites-nous, pour chanter sur un ton favori,
« Les exploits d'Iberville ou de Salaberry :
« Tous deux dans les combats se sont couverts de gloire ;
« Ils méritent, tous deux, de vivre en la mémoire
« Des vaillants Canadiens. Mais, aux travaux de Mars
« Si de l'heureuse paix vous préférez les arts,
« Prenez un autre ton ; dites, dans l'Assemblée,
« Qui nous conviendrait mieux, de Neilson ou de Lée[2] ;
« En quoi, de ce pays la constitution
« Est diverse, ou semblable à celle d'Albion ;
« Qui nous procurerait le plus grand avantage,
« De la tenure antique, ou du commun soccage.
« Si de ces grands objets vous craignez d'approcher,
« Libre à vous de choisir, libre à vous de chercher
« Des sujets plus légers, des scènes plus riantes :
« Décrivez et les jeux, et les fêtes bruyantes ;
« Peignez les traits de Laure, ou ceux d'Amaryllis ;

« Dites par quel moyen sont les champs embellis,
« Les troupeaux engraissés ; comment se fait le sucre ;
« Qui, du chanvre ou du blé, produit le plus grand lucre ;
« Par quel art méconnu nos toiles blanchiraient ;
« Par quel procédé neuf nos draps s'affineraient.
« Enfin, le champ est vaste et la carrière immense. »

[2] Ce vers indique l'époque de la composition de cette pièce; celle de l'élection contestée entre messieurs Neilson et Lée, pour le comté de Québec.

Qu'on veuille ouir[3] ma réponse, ou plutôt ma défense :
Le sentier qu'on m'indique est déjà parcouru ;
Et, l'autre soir, Phébus m'est en songe apparu,
M'a tiré par l'oreille, et d'un moqueur sourire,
« Crois-tu qu'impunément l'on se permet de rire »,
M'a-t-il dit, « des neuf Sœurs, de Minerve et de moi ?
« Elles ont eu, pourtant, quelque pitié de toi,
« Ont cru qu'il convenait d'entendre raillerie,
« Et n'ont, dans tes propos, vu qu'une étourderie :
« Minerve t'a laissé quelques grains de raison ;
« Les Muses, souriant comme à leur nourrisson,
« T'ont laissé parcourir les rives du Permesse,
« Et combattre assez bien l'Envie et la Paresse.
« Moi-même, j'ai prescrit, me montrant indulgent,
« À ton grave délit ce léger châtiment :
« Tu n'iras point porter, sans mon feu, sans ma grâce,
« Tes téméraires pas au sommet du Parnasse ;
« Tu resteras au bas : ainsi je l'ai voulu,
« Ainsi l'a décrété mon pouvoir absolu :
« Tu seras, en un mot, plus rimeur que poète :
« Différent de celui que ton pays regrette,
« Qui, fort du beau génie et de l'heureux talent

« Que des mains de Nature il reçut, en naissant,
« Et que je réchauffai de ma divine flamme,
« Brilla dans la chanson, l'épître et l'épigramme,
« Y montra de l'esprit les grâces et le sel :
« N'espère point, enfin, d'être un autre Quesnel[4] :
« Avant de rien produire, il faudra que tu jongles[5],
« Et te grattes la tête, et te rognes les ongles ;
« Et ta verve, asservie à mon divin pouvoir,
« Ne s'exercera point au gré de ton vouloir. »

Apollon parlait mieux, mais je ne saurais rendre
Le langage divin que je crus lors entendre.
Ce dieu, pour me punir d'un coupable discours,
Me défend de chanter les combats, les amours.
Ne pourrait-on pas même appeler téméraires

---

[3] Je crois qu'il en est d'ouïr comme d'hier, et qu'on peut faire ce mot d'une ou de deux syllabes, suivant le besoin.

[4] Il n'est aucun Canadien tant soit peu instruit, qui n'ait lu au moins quelques-unes des productions de feu monsieur Joseph Quesnel, et qui n'y ait remarqué un vrai génie poétique. Malgré quelques négligences, quelques fautes même de versification, et peut-être à cause de ces négligences mêmes, c'est bien de cet aimable et spirituel rimeur, qu'on peut dire qu'il était né poète. Il serait bien à désirer, selon moi, que ses ouvrages, du moins ses *Œuvres choisies,* fussent enfin données au public, après les corrections permises à un éditeur. On y trouverait, je n'en doute point, ce qui fait le plus grand mérite d'un livre, l'utile et l'agréable, allant de compagnie, et se prêtant la main.

[5] Jongler, penser d'une manière vague et incongrue : et populairement, dans ce pays, être absorbé dans ses pensées, ou rêver, non pas en dormant, mais en commençant à s'endormir.

Mes efforts pour traiter des choses plus vulgaires,
Si des esprits plus forts, des rimeurs plus experts,
En ont fait, avant moi, le sujet de leurs vers ?
Qui dirait le berger, l'abeille, après Virgile[6] ?
Qui dirait les jardins, les champs, après Delille[7] ?
Et, quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris, au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encor dans l'enfance ;
Où règne, en souveraine, une crasse ignorance ?
Peut-on y dire, en vers, rien de beau, rien de grand ?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,
Insurmontable même au succès de la lyre
Qui s'élève au-dessus du ton commun de dire
Comme on dit en famille, en conversation,
Prodigue du tour neuf et de l'inversion,
L'un et l'autre proscrits par la rustre ignorance,
Par elle regardés comme une extravagance.
Oui, l'ignorance, ici, doit restreindre un rimeur,
Ou, s'il est obstiné, doit lui porter malheur :
Pour l'ignorant lecteur, obscur, impénétrable,
Il est qualifié d'insensé, d'exécrable ;
On vous l'envoie au diable, à la maison des fous.
Particularisons : où trouver, parmi nous,
Qui ne confonde point le granit et le marbre ;
Qui sache distinguer, sur la plante, ou sur l'arbre,
Style, pétale, anthère, étamine, pistil ;
Qui du même œil ne voie émeraude et béryl ;
Qui de l'ordre toscan distingue l'ionique,
Le convexe du plan, le carré du cubique ;
Qui ne confonde point la bise et le zéphyr,
Le pôle et l'équateur, la zone et le nadir ;
Qui n'ignore comment se soutient notre terre ;
Pour qui le moindre effet ne soit un grand mystère[8].

[6] Immortel auteur des *Bucoliques,* des *Géorgiques* et de *L'Énéide.*

[7] Auteur du poème des *Jardins,* de celui

de *L'Homme des Champs,* et de plusieurs autres ouvrages bien connus des amateurs de la belle et bonne poésie.

[8] Ces exagérations ne sont que pour faire entendre combien il y en a peu parmi nous qui aient du goût pour l'étude de l'histoire naturelle, de la géographie, de l'architecture, de la géométrie, de la physique, de l'astronomie, etc.

Pourtant, je ne veux point, d'un style exagéré,
Dire, avec un auteur, que tout est empiré ;
Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières ;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec ;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.
Suivant moi, ce langage est loin d'être orthodoxe ;
Et, pour mettre à néant ce hardi paradoxe,
Il n'est aucun besoin d'un long raisonnement ;
Un regard en arrière, un coup d'œil le dément.
Il suffit de savoir que, sous notre ancien maître,
Louis, nul imprimeur ici n'osa paraître ;
Qu'on n'y faisait, vendait ni livre, ni journal :
Voyez, à ce sujet, quelques mots de Raynal[9] ;
L'exagération à part, on l'en peut croire.
Avant lui, Charlevoix[10] offre, dans son histoire,
D'une ignorance étrange un exemple frappant :
Un mal épidémique, inconnu, se répand,
Met aux derniers abois tous les colons qu'il frappe :
Ainsi qu'en pareils cas, aux enfants d'Esculape[11]
On recourt ; mais voyant tous leurs soins superflus,
Ils déclarent, tout net, qu'ils ne soigneront plus ;
Proclament que le mal provient de maléfice ;
Accusent des sorciers l'envie et la malice,
Et, sans les secourir, laissent mourir les gens.
Vit-on des médecins, ailleurs, plus ignorants ?

[9] Auteur de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des*

Européens dans les deux Indes.

[10] Auteur de l'*Histoire et Description générale de la Nouvelle- France,* et de plusieurs autres ouvrages.

[11] Fils d'Apollon, et dieu de la médecine, suivant la mythologie.

Non, certes ! mais, sans faire aucun pas rétrograde,
Quelque part [12], on a vu maint ignorant malade,
Qui, voyant dans son mal un ordre exprès des Cieux,
Et dans les soins de l'art un grand péché contre eux,
Fuyait tout médecin, refusait tout remède.
Mais, Dieu dit : « Aide-toi, si tu veux que je t'aide » ;
Et, se laisser mourir, quand on peut l'empêcher,
Ce n'est pas plaire au Ciel, c'est contre lui pécher.

[12] Particulièrement au Mexique.

Loin de moi, cependant, le dessein téméraire
De voir tout du même œil : l'ignorant volontaire
De l'ignorant par sort doit être distingué,
Et seul, sur son état, vertement harangué.
L'ignorant volontaire est toujours méprisable.
Pourtant, le temps n'est plus, où, chose inexplicable,
Un noble campagnard paraissait dédaigner
L'art de lire, était fier de ne savoir signer.
Mais, est-il suffisant de ne faire un droit lige
De l'ignorance ? Non, il faut qu'on s'en afflige :
Ignorer de son choix est un tort important :
Qu'est-ce, alors, l'ignorance, ou plutôt, l'ignorant ?
L'ignorant est celui qui put, dans son enfance,
Apprendre, mais, par goût, manqua de diligence ;
Qui, pouvant être utile à ses concitoyens,
De les servir un jour négligea les moyens.

L'ignorant, quel qu'il soit, est un homme coupable,
S'il se charge d'un soin dont il n'est pas capable.
Qui croirait qu'on a vu plus d'un représentant,

Par la foule porté dans notre parlement,
Ignare jusqu'au point de ne savoir pas lire,
Et de la main d'autrui se servir pour écrire ?
« À la chambre », dit-on, « si tous savaient parler,
« Ils ne finiraient plus. » Mais, s'il faut leur souffler :
Oui, non, n'est-ce pas chose et honteuse et nuisible ?

Quelquefois, l'ignorant ne se rend que risible ;
Surtout, quand, par son or ayant fait quelque bruit,
Il commence à vouloir trancher de l'homme instruit :
Oyez parler Toinon, oyez parler Beausire,
Et, si vous le pouvez, abstenez-vous de rire.
Un soir, la nappe ôtée, et le repas fini,
De convives instruits un cercle réuni,
Après mainte chanson, mainte plaisanterie,
Parle des écrivains et de la librairie :
Chacun prône, défend son auteur favori :
L'un est pour Massillon, et l'autre pour Maury[13] ;
L'un exalte Rousseau ; l'autre exalte Voltaire[14] :
« Le plus beau des auteurs, c'est bien le Formulaire »,
S'écrie un ignorant, croyant être applaudi.
Le cercle, du bon mot, tout d'abord, étourdi,
Se regarde, sourit, puis éclate de rire.

[13] Auteurs de Sermons, etc., très estimés.

[14] Écrivains philosophes, connus de tout le monde.

Si l'on en croit Rousseau, l'erreur est encor pire
Que l'ignorance. Soit : mais l'erreur est le fruit,
Le triste rejeton, le malheureux produit,
De la présomption unie à l'ignorance ;
Et de cette union naît encor l'imprudence.
L'ignorant est peureux ; l'abusé, confiant :
L'un hésite, incertain, et l'autre se méprend :
J'ignore où le danger gît, craintif, je m'arrête ;
Je le suppose ailleurs, follement je m'y jette.

Mais voyons pis encor que la présomption :
L'ignorance produit la superstition ;
Monstre informe, hideux, horrible, détestable ;
Pour l'homme instruit néant, mais être formidable
Pour l'ignorant, surtout, pour notre agriculteur ;
De plus d'un accident inconcevable auteur ;
Chaos, confusion de notions bizarres,
Roulant, s'accumulant dans des cerveaux ignares :
D'où naissent, tour à tour, mille fantômes vains :
Revenants, loups-garous, sylphes, sabbats, lutins ;
Les nécromanciens, les sorts, l'astrologie,
Le pouvoir des esprits, des sorciers, la magie,
Et mille autres erreurs dont le cerveau troublé
Du superstitieux croit le monde peuplé.
Pour le peuple ignorant, l'orage, le tonnerre,
Les tourbillons de vent, les tremblements de terre,
Tout est miraculeux, tout est surnaturel.
Heureux, encore heureux, si Dieu, si l'Éternel
Est cru l'auteur puissant des effets qu'il admire,
Ou leur cause première ; et si, dans son délire,
Sous les noms de sorcier, d'enchanteur, ou devin,
Il n'attribue à l'homme un pouvoir surhumain :
Le pouvoir de créer le vent et la tempête,
De s'élever en l'air, de se changer en bête ;
De rendre un frais troupeau tout à coup languissant,
Une épouse stérile, un époux, impuissant.
Insensé, d'où viendrait ce pouvoir détestable ?
Dis-moi si c'est de Dieu ; dis-moi si c'est diable :
L'attribuer au Ciel, c'est blasphème, à mon gré ;
Dire qu'il vient du diable, et s'exerce malgré [15]
La volonté de Dieu, ce serait pis encore :
L'un combat la bonté qu'en cet être on adore ;
L'autre abaisse et détruit son suprême pouvoir.
Delà, les mots sacrés, les cartes, le miroir,
Les dés, les talismans, le sas, les amulettes,
Folles inventions d'ignares femmelettes.

[15] Quoi! va-t-on s'écrier : une préposition à la fin d'un vers, et son régime au commencement du suivant! Est-ce là une licence poétique? J'avoue que je n'ai vu cela nulle part dans nos bons poètes; mais pourtant cela ne me paraît pas aussi hardi que le *quorum Cumque,* et autres licences d'Horace; et, d'ailleurs, si l'oreille est satisfaite du petit repos qu'on peut trouver, ou mettre, entre *malgré* et *La volonté,* pourquoi l'esprit ne le serait-il pas aussi?

Il est d'autres erreurs moins coupables, au fond,
Mais qui marquent toujours un esprit peu profond,
Un homme peu sensé, parfaitement ignare,
Ou, pour dire le moins, extrêmement bizarre.
Tel, des anciens jongleurs savourant les discours,
Et de l'astre des nuits redoutant le décours,
Pour semer le navet, la carotte ou la prune,
Attend patiemment le croissant de la lune.
La lune, selon lui, fait croître les cheveux,
Rend les remèdes vains, ou les travaux heureux :
Dans son croissant, les vins, les viandes sont plus saines,
Les cancres, les homards, les huîtres sont plus pleines :
De tout, enfin, la lune, en poursuivant son cours,
Et selon qu'on la voit en croissant ou décours,
Et gouverne et conduit la crue ou la décrue[16].
De voyager, sortir, se montrer dans la rue,
Même de commencer un ouvrage important,
Tel autre écervelé se garde, redoutant,
Ou des astres errants la maligne influence,
Ou d'un jour malheureux la funeste présence.

[16] *Décrue* est un mot de mon invention : je le crois pour le moins aussi élégant que *crue,* et dérivant aussi bien de *décroître,* que ce dernier de *croître.*

Au village, quels sont les communs entretiens?

Il est vrai que, vivant en des climats chrétiens,
Nos vierges ne vont pas, jongleuses Mexicaines,
Se flageller, tirer le sang pur de leurs veines,
Pour, humaines, sauver un astre du trépas,
Ou du moins du ménage apaiser les débats,
Quand, d'un brutal époux, dans la lune éclipsée,
L'ignorance leur montre une épouse blessée ;
Il est vrai qu'à l'aspect de ces astres brunis,
Nos peuples ne vont pas, par la peur réunis,
Et dévots, jusqu'au cou plongés dans les rivières,
Au Ciel pour leur salut adresser des prières ;
Ou pour en éloigner un horrible dragon,
Et battre du tambour et tirer du canon.
Non, mais combien encore, à l'aspect des comètes,
Se sentent inspirés, et deviennent prophètes ?
Comme on dit au pays, prophètes de malheurs,
Troublant leurs alentours de leurs folles terreurs ?
Combien d'autres, voyant l'avenir dans leurs songes,
Sont faits tristes ou gais par d'absurdes mensonges ?
Des superstitions le mode est infini.

Pourtant, ne faisons point un tableau rembruni :
Bientôt, nous jouirons d'un horizon moins sombre ;
Déjà, des gens instruits je vois croître le nombre ;
Déjà, Brassard[17], suivant les pas de Curateau[18],
Donne au district du centre un collège nouveau.
Et, si mon vœu fervent, mon espoir ne m'abuse,
Ou plutôt, si j'en crois ma prophétique muse,
(Une déesse, un dieu peut-il être menteur ?)
Ce noble exemple aura plus d'un imitateur[19].
Je crois même entrevoir, dans un avenir proche,
Le temps, où, délivré d'un trop juste reproche,
Où par le goût, les arts, le savoir illustré,
Comptant maint érudit, maint savant, maint lettré,
Le peuple canadien, loué de sa vaillance,
Ne sera plus blâmé de sa rustre ignorance ;

Où, justement taxé d'exagération,
Mon écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

17 Feu messire Brassard ne fut pas, à proprement parler, le fondateur du collège de Nicolet, mais d'une école devenue collège, ou Petit Séminaire, par les soins bienfaisants et généreux du dernier évêque de Québec, feu monseigneur Joseph-Octave Plessis.

18 Tout le monde sait que l'établissement du collège de Montréal est dû à feu monsieur Curateau, prêtre du séminaire de cette ville.

19 L'événement a surpassé l'espérance qu'on pouvait raisonnablement concevoir en 1819; puisque depuis lors, c'est-à-dire dans l'espace de dix années, on a vu s'élever, successivement, les collèges de Saint-Hyacinthe, de Chambly et de Sainte-Anne-de-la-Pocatière; collèges dûs au zèle éclairé et patriotique de messieurs Girouard, Mignault et Painchaud, curés de ces paroisses, aidés des contributions pécuniaires de quelques citoyens généreux.

Épître I

Est modus in rebus

G... S... L..., comme ami, je ne vois qu'avec peine
L'étrange égarement ou le dépit t'entraîne :
Captes-tu la faveur d'aveugles partisans,
Ou les éloges vains de lecteurs ignorants,
De fiel pour tes rivaux, quand, comblant la mesure,
Tu prodigues à tous le reproche et l'injure ?

Est-ce donc, réponds-moi, réfuter un auteur,
Que de lui dire, en gros : « Vous êtes un menteur » ?
Et, qu'est-ce de gros mots une battologie[1] ?
Moi-même j'écrivis avec quelque énergie ;
Lorsque l'intrigue ayant révélé son secret,
Il s'agit d'atterrer un inique projet[2] ;
Mais jamais je ne crus, dans mon patriotisme,
Par un mot, quel qu'il fût, détruire un syllogisme ;
Et quand je combattis Chisholm, Sparhawk, Neilson[3],
J'opposai phrase à phrase et raison à raison.
Je ne me donne point comme un modèle à suivre ;
Mais conviens qu'entre auteurs même il faut savoir vivre ;
Qu'un écrivain jamais ne se croira battu
Par l'injure. En effet, dis-moi, qu'y gagnes-tu ?
Tu le dis sycophante, il te dit démagogue ;
Tu lui crieras : « Vil serf », il te répondra : « Rogue » ;
Et l'un par l'autre, ainsi, honnis, vespérisés,
Des lecteurs de bon goût vous serez méprisés.

[1] Une fade répétition des mêmes mots, ou des mêmes idées. La battologie d'injures est la pire de toutes.

[2] Le projet de l'union des législatures du Haut et du Bas-Canada.

[3] Le premier, rédacteur du *Montreal Gazette;* le second, du *Canadian Courant,* d'abord, et ensuite, du *Canadian Times;* et le troisième, de la *Gazette de Québec* publiée par autorité. Je dois ajouter ici, que monsieur Neilson, fils, ne fut, ou ne parut être unionaire, que tant qu'il conduisit la gazette officielle, et que ce fut probablement pour ne l'avoir pas paru assez, aux yeux de l'administration d'alors, qu'il cessa sitôt de la conduire.

Un style injurieux n'est point chose nouvelle,
Au pays canadien : un auteur que j'appelle
Tapageur, désirant confuter de gros mots,
Pour le faire, employait des mots encor plus gros :

Et, vous parlant, après un assez grave exorde,
De bourreau, de carcan, de potence et de corde,
Gâtait, pour ne savoir s'arrêter prudemment,
Par une indigne fin un beau commencement.
Offensé de son style, et je pense, à bon titre,
À son bon imprimeur j'adressai cette épître[4] :
Ce que P...r, alors, pour son bien entendit,
Veuille le regarder comme à toi-même dit.

[4] Bon est pris ici dans le sens de *trop facile*, ou de *mal avisé*.

P...r, c'est à regret, depuis quelques semaines,
Que je lis les gros mots dont tes feuilles sont pleines :
Sans tant d'emportement, ne peux-tu réfuter
Les torts et les travers qu'on cherche à t'imputer ?
Je sais que tu te bats contre un rude adversaire ;
Que ta guerre avec lui, peut-être, est nécessaire :
Bats-toi donc, s'il le faut ; mais demeure d'accord
Que pour vaincre avec gloire, il faut être sans tort.
« M...o K... », diras-tu, « se permettra d'écrire
« Tout ce qu'en sa cervelle enfante le délire ;
« Pourra se faire un jeu de se moquer des gens,
« De railler la vertu ; d'insulter au bon sens ;
« Dans le style empoulé que lui dicte la rage,
« Vomira contre tous et le fiel et l'outrage ;
« Et moi, parlant français, osé-je raisonner,
« Si l'on veut bien l'en croire, il faut m'emprisonner !
« Dans les fougueux transports où la rage le jette,
« Il lui sera permis de faire le prophète,
« Et l'on me défendra de parler du passé !
« Le mensonge sera dans sa feuille entassé ;
« Tantôt, il verra tout avec un microscope ;
« Puis, tournant le feuillet, il deviendra myope ;
« Confondra pêle-mêle et vices et vertus ;
« Encensera Néron, injuriera Brutus...
« Témoin de tant d'horreurs, vous conviendrez, je pense,

« Qu'il faut être muet, pour garder le silence :
« Et, comme a dit quelqu'un, ne peut-on à propos,
« Confondre les pervers, et se moquer des sots ? »

Oui, sans doute, on le peut, souvent on le doit même[5] ;
Mais, en quoi que ce soit, il ne faut être extrême :
L'homme de bien, toujours, tient un juste milieu ;
Donne à tout son vrai nom, met tout en son vrai lieu :
Si faire bien pour mal lui semble une loi dure,
Du moins, il ne rend pas injure pour injure :
Non par timidité, mais par affection,
Il recherche, avant tout, la modération ;
La modération, vertu de tout vrai sage,
Se remarque en ses goûts, ses gestes, son langage.

[5] Quoi! se moquer des sots! non, mais confondre les pervers. On répond ici au premier hémistiche du vers précédent, sans faire attention au second.

Un soir, à l'Odéon, un poète français
Met, par hasard, son pied sur celui d'un laquais :
Ce dernier, courroucé, lève la main, le frappe :
L'autre, homme modéré, sans lui rendre la tape,
Lui dit : « Vous avez tort ; je ne vous voyais pas » ;
Et l'affaire finit, sans un plus grand fracas.
Que fut-il arrivé, si, prompt à la colère,
Il eût d'un fort soufflet payé le téméraire ?
Que ce dernier criant, peut-être, et de nouveau,
Frappant, on les eût crus, mis au même niveau,
Honnis, bernés, sifflés, hués, mis à la porte.
Ton cas, tu m'en peux croire, est de la même sorte :
Tu me dis ton rival grossier, impertinent :
Crains qu'on ne te regarde et mette au même rang.
Si cet auteur veut bien se rendre méprisable,
Faut-il absolument que tu lui sois semblable ?
Ou crois-tu que, chez lui, sifflant un mauvais goût,

Chez toi, par fantaisie, on applaudira tout ?
Garde-toi de compter sur un pareil caprice :
J'aime, dans un ami, sa vertu, hais son vice ;
Pour moi, sans m'égarer dans un sentier tortu,
Partout, le crime est crime, et la vertu, vertu.
Le parti qu'on soutient ne fait rien à la chose :
C'est, même, injurier une honorable cause,
Que la défendre ainsi que ferait ton auteur,
D'un ton exagéré, plein de fiel et d'aigreur.
Ne crois pas qu'un gros mot échappé de ta bouche
Me semble plus poli, me paraisse moins louche,
Que si mon ennemi l'eût, le premier, émis ;
Tout écrivain grossier s'est, pour moi, compromis ;
Je déteste partout le style de Garasse...

« Vous voulez qu'aisément mon rival me terrasse,
« Et que, sans regimber, je tombe sous ses coups ! »
Nullement ; mais je veux modérer ton courroux ;
Je veux du vrai sentier te remettre la trace ;
Je veux te rappeler ce précepte d'Horace :
Qu'on ne peut, sans errer, ni rester en deçà
Du terme mitoyen, ni passer au-delà[6].
Lorsqu'à mauvais dessein quelqu'un sur toi s'avance,
Contente-toi toujours d'une juste défense :
Toujours, de ton rival, pour plaire aux bons esprits,
Épargne la personne, en blâmant ses écrits.

[6] *Est modus in rebus, sunt certi denique fines,*
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.

Encor, quant aux écrits, convient-il d'être juste ;
De ne point voir Octave, alors qu'on lit Auguste[7] ;
De ne point ressembler à ces écrivailleurs,
Marteleurs du bon sens, éternels criailleurs,
Qui, sans discernement et sans critique aucune,
Semblent, comme les chiens, aboyer à la lune ;
Trempent, pour un ami, leur plume dans le miel,

Et pour un ennemi, la remplissent de fiel ;
Sur un mot du premier sottement s'extasient,
Et, sans entendre l'autre, impudemment s'écrient :
« Mensonge ! absurdité ! » Dans l'âge dit moyen,
Un prêtre est accusé d'être manichéen ;
À jour fixe, il paraît ; parle pour sa défense :
Du langage qu'il tient le tribunal s'offense ;
Refusant d'écouter plus longtemps son discours,
Et se faisant pour lui volontairement sourds,
Les juges, de leurs mains, se bouchent les oreilles,
Pour s'écrier, après : « Faussetés sans pareilles ! »
Ainsi font des écrits nos ignorants brailleurs ;
Ce sont aveugles-nés décidant des couleurs :
Leur critique est risible, autant qu'elle est commode.

[7] On sait que le cruel triumvir Octave et le comparativement bon empereur Auguste, ne sont qu'un seul et même individu. Auguste a écrit en prose et en vers; mais il ne nous reste presque rien de ses ouvrages. Ma pensée est qu'il faut juger d'un écrit par ce qu'il est en lui-même, et non d'après la haine ou l'amitié qu'on peut avoir pour son auteur.

L'exagération, chez nous, trop à la mode,
Est encore un défaut que doit fuir, éviter,
L'auteur qui veut se faire applaudir, respecter,
Des gens instruits, s'entend. Parlant à l'ignorance,
Tel, d'un ton triomphant, crie à l'extravagance,
Au crime, au déshonneur, pour des opinions,
S'exténue et s'épuise en exclamations,
Sur des faits ambigus, des questions abstruses,
Donnant ses notions pour sciences infuses,
Tel autre maintiendra que penser autrement,
C'est mériter la hart, ou du moins le carcan.
Et d'où vient, réponds-moi, cette étrange manie,
Ce fol emportement, cette énerguménie[8],

Ce langage en crîrie, en fureur converti ?
C’est, à n’en point douter, de l’esprit de parti ;
Esprit qui fait que l’homme, au lieu de parler, beugle,
Pour le vrai, pour le juste, est sourd, devient aveugle ;
Foule aux pieds le devoir, l’honneur, la vérité,
Et, parfois, est conduit jusqu’à l’absurdité ;
Surtout, quand, jusqu’au bout voulant pousser sa pointe,
Il se prend à quiconque à droit le contrepointe :
Comme il ne peut, alors, vaincre en argumentant,
Son recours est d’aller en gros mots s’emportant.

[8] Énerguménie, venant d’énergumène, est encore un terme de mon invention. Je l’ai employé en prose en plusieurs occasions.

Si ce travers se change en esprit de famille,
Pour l’auteur étranger évoquant la Bastille,
S’il peut, sur ses écrits, qu’il vous peint tout en noir,
L’écrivain familier portera l’éteignoir.
Omar, pour son Coran, met le savoir en cendre[9].

[9] Omar, second calife des musulmans, et gendre de Mahomet, s’étant rendu maître d’Alexandrie, fit brûler la belle bibliothèque de cette ville, en disant à ceux qui voulaient l’en détourner : «Si ces livres ne contiennent que ce qu’il y a dans le Coran, ils sont inutiles; s’ils renferment quelque chose qui y soit contraire, ils sont dangereux : dans l’un ou l’autre cas, il faut les détruire.»

C’est encore un travers, selon moi, de prétendre,
Ainsi qu’un Turc pourrait faire en son bachalic,
Sur son goût, quel qu’il soit, régler ceux du public ;
Proclamer qu’un braillard avec goût se fait lire ;
Si l’on goûte Cherbois, vouloir que je l’admire ;
Dire, non pas, « Je sens », mais, « Messieurs, vous sentez »,
Ou, « d’admiration vous êtes transportés ;
« Vous tressaillez de joie » : ou, dans le sens contraire,

« Ce maussade écrivain vous met tous en colère. »
Nous goûtons ! détestons ! Eh ! mais, qu'en savez-vous ?
Pensez pour vous, monsieur ; nous penserons pour nous.

Le critique devient un censeur ridicule,
S'il veut, bizarrement, donner de la férule
À son contemporain, qui peut, sans le savoir,
Redire un vers, un mot, qu'ailleurs il a cru voir.
Avant de prendre en main la plume pour écrire,
Faut-il donc avoir lu tout ce qui s'est pu dire ;
Devrais-je crier : blanc, quand on a crié : noir,
Ou dire trébucher, parce qu'on a dit choir ;
Et lorsque je pourrais m'exprimer avec grâce,
Joindre ensemble des mots qui se font la grimace ?
Où tel autre fut doux, faut-il que je sois dur ;
S'il parla clairement, que je devienne obscur ;
Ou, de peur de puiser, boire à la même source,
Qu'à tout moment, j'arrête ou détourne ma course ?
« Un autre a dit la chose avant vous. » – Je vous crois ;
Mais c'est que, par hasard, il vécut avant moi :
Je l'eusse dite avant, avenu le contraire.
Faut-il donc approuver l'écrivain plagiaire ?
Non, mais qui nomme-t-on plagiaire écrivain ?
Celui qui pille, prend et dérobe sous main ;
Qui pendant son larcin, avant, après, se cache.
Cet homme, à mon avis, est un poltron, un lâche ;
Un pauvre, paresseux et digne de mépris,
Qui ne possède rien que ce qu'il a surpris.
Mais faut-il, entre nous, appeler plagiaire
L'auteur parlant, parfois, de la même manière
Qu'un auteur plus ancien, traitant mêmes propos ?
Des plumes ce serait ordonner le repos ;
Et, si pour quelques-uns l'ordre était salutaire,
Il n'en serait pas moins à la raison contraire.
Est-ce plagiat, si, rarement, ingénu,
J'imite ou reproduis un écrivain connu ?

Non, de mon procédé quiconque, alors, s'offense
Est fâché que je fasse honneur à sa science ;
Que je le croie, au moins, un érudit lecteur.
Qu'au Canada, soudain, apparaisse un auteur,
Libre de préjugés, modéré, véridique,
Guidé par l'amour vrai de la chose publique :
Je dirai que son livre, admiré des lecteurs,
Est souvent, chez Bowman[10], entouré d'acheteurs
Et ma muse sera, pour la chose, honnie,
Et dite plagiaire, à bon droit ! Je le nie.
Je conseille, pourtant, au moderne écrivain,
Copiant de mémoire, ou le livre à la main,
De dire à son lecteur, par des lettres penchées,
Des choses qu'il transcrit : Là, je les ai cherchées.
Il fera mieux encor, si ses extraits sont longs,
De nommer ses auteurs par leurs noms et surnoms.
Mais, lui chercher chicane, ou lui faire la niche,
Si d'un autre, chez lui, l'on trouve un hémistiche,
Ou deux, et pour cela vouer son livre aux vers,
C'est se rendre risible, en jugeant de travers.

Celui-là, plus encore, à mon gré, déraisonne,
Qui juge d'un écrit sur l'air de la personne ;
Sur sa religion, son pays. De quel droit ?
Qu'il soit petit ou grand, laid ou beau, courbe ou droit ;
Qu'il ait, comme Magot, la figure grotesque,
La démarche, le port, ou le maintien burlesque ;
Qu'il se dise Gallois, Écossais, Canadien ;
Qu'en sa religion, il soit juif ou chrétien,
Qu'il suive les leçons de Genève ou de Rome ;
Ce n'est pas sur ce point qu'il faut juger d'un homme,
D'un écrivain, surtout, en pays tolérant[11].

---

[10] Quelques années plus tard, j'aurais dit : Est souvent, chez Bossange, etc. Je dirais présentement : Est souvent, chez Dufort, etc. ou, Est, chez Fabre, souvent entouré d'acheteurs.

Voici, sur ton auteur, quel est mon jugement :
Quand, voyant de sang-froid quatre-vingt-dix-neuf crimes,
Il dit qu'un Breton mort demande cent victimes[12] ;
Lorsque, calomniant et son peuple et son roi,
Il les peint sans pitié, sans honneur et sans foi[13] ;
Ou, lorsque, respirant le meurtre et le carnage,
Conseillant la vengeance, et l'horreur et l'outrage,
Il trouve impertinent qu'aux Hurons, Iroquois,
Dans leur guerre pour nous, l'on impose des lois,
Je m'indigne à bon droit. Mais, quoi qu'il puisse dire,
S'il fait frémir, parfois, plus souvent, il fait rire :
Dans un tissu grossier de contradictions,
Le vrai même, chez lui, prend l'air des fictions.
Quand il donne au vaincu douze fois plus de gloire,
Que n'en a le vainqueur, au jour de la victoire[14] ;
S'il prédit le passé, raconte l'avenir,
D'un ton gravement sot, je n'y puis plus tenir.

---

[11] Je suis bien éloigné d'approuver le manque de patriotisme, ou de louer l'indifférence en fait de religion; mais je ne peux m'empêcher de trouver ridicule et injuste de reprocher publiquement à un homme, comme on l'a fait à l'époque dont il s'agit ici, (1813 et 1814), et depuis, et le lieu de sa naissance, et la croyance qu'il a héritée de ses pères; surtout dans un pays dont la population se compose de tant de nations et de sectes différentes.

[12] À l'occasion des représailles.

[13] Virtuellement et par induction, s'entend; et non sans doute intentionnellement et directement.

[14] À l'occasion du combat naval sur le lac Érié.

Pourtant, dans ce qu'il dit, soit en vers, soit en prose,

En réprouvant beaucoup, j'applaudis quelque chose :
Dit-il qu'il faut ici plus d'argent, de soldats ;
Je suis de son avis, l'approuve, et ne ris pas :
Soutient-il, défend-il notre brave milice ;
Que ce soit franchement, par humeur, par caprice,
Qu'importe à moi, lecteur ? l'écrivain soit béni !
Quoi qu'il en soit, enfin, je me tais, j'ai fini.

Épître II

Decipimur specie recti

Tu veux, cher L...S...G..., que je dise pourquoi
L'on voit, chez les humains, si peu de bonne foi,
D'accord, de vérité, de candeur, de droiture...
C'est qu'ils s'écartent trop de la simple nature ;
C'est qu'ils sont gouvernés par la présomption,
L'absurde préjugé, l'aveugle passion ;
C'est que, la grande part, malgré leur défiance,
Pensent, jugent d'après la trompeuse apparence.

L'erreur est le revers de la réalité,
Et ce revers, au fond, est une absurdité.
Excusons, néanmoins, l'erreur involontaire :
Elle est souvent le fruit d'un esprit débonnaire ;
Mais volontaire ou non, de l'erreur sont venus
Les étranges travers en ce monde connus.
Presque toujours, l'erreur provient de l'apparence ;
D'où, l'établissement d'une absurde croyance,
Lorsque l'homme sur elle assied ses jugements,
Et ne corrige point les erreurs de ses sens.
Quelles absurdités astronomo-physiques

Ne rencontre-t-on pas dans les fastes antiques ?
Reportons nos regards à quelques milliers d'ans,
Et voyons le savoir des hommes de ces temps.

La terre est un plateau, le ciel une calotte,
L'étoile un clou d'argent, légère papillotte,
À la vieillesse, au temps sujette à succomber,
Et que l'homme, à ses pieds, très souvent, voit tomber
Du ciel, en peu d'instants, si courte est la distance !
Et, de fait, si petite en est la conséquence !
Ce n'est pas le soleil qui fait naître le jour ;
Mais, parce qu'il fait clair, le soleil fait son tour :
L'océan touche au ciel, et le soleil, dans l'onde,
Va se reposer, las d'avoir lui sur le monde.
On le voit au matin ; mais par où revient-il ?
C'est un mystère dont nul n'a tenu le fil ;
Ou qu'on explique, ainsi que ce savant moderne,
Qui veut qu'il soit, de nuit, une obscure lanterne,
Revenant sur ses pas, et rebroussant chemin,
Pour reparaître au jour qu'amène le matin.
La nuit est chose dont la plénitude embrasse
L'immensité du monde, et remplit tout l'espace.
Toutefois, ce penser, amené par le soir,
Doit devenir douteux, quand il ne fait plus noir.
Dans ce grossier système, il n'est point de planètes ;
Jamais on n'y pâlit, à l'aspect des comètes.
Mais, la terre, sur quoi la fait-on reposer ?
Sur l'eau ; pour s'en convaincre, il suffit de creuser.
Soit : mais enfin, cette eau, sur quoi repose-t-elle ?
C'est ce dont aucun n'a de certaine nouvelle.
Selon d'autres penseurs, le monde est un bocal,
Et la terre remplit la moitié du cristal.
Alors, on voit pourquoi ne tombe point la terre :
Mais qu'est-il au-delà de ce monde de verre ?...
Ces erreurs, il est vrai, sont du peuple ignorant :
Passons, pour trouver mieux, chez le monde savant.

Revenant au soleil, qui croirait que Lucrèce[1]
Le fait naître, au matin, d'une vapeur épaisse,
Et prétend qu'il n'est pas plus grand qu'il ne paraît ?
Inconcevable erreur d'un auteur souvent vrai[2].
C'est ignorer en tout les règles de l'optique ;
C'est méconnaître un fait connu par la pratique.
Cette erreur, un rustaud la pourrait relever,
Quand, matinal, il voit le soleil se lever
Derrière une maison, ou derrière une grange.
Pour à droit, la taxer et d'absurde et d'étrange,
Est-il besoin qu'on soit érudit ou savant,
Et ne peut-on juger combien cet astre est grand,
Lorsque, portant la vue, au loin, dans la campagne,
On le voit se lever derrière une montagne ?
C'est ainsi, qu'en la Grèce, assez anciennement,
Un auteur[3], lui donnant certain éloignement
Bien moindre que le vrai, calculait à son aise,
Qu'il était aussi grand que le Péloponnèse[4].
C'était peut-être assez pour un siècle ignorant.
Mais comment expliquer le tourbillonnement
De l'immense univers, tandis qu'un point repose,
Et voit autour de soi circuler toute chose ;
L'étrange chaos fait pour l'amour de ce point ;
De lui soumettre tout, le plus qu'étrange soin ?
Ridicule produit de l'humaine sagesse.

[1] Philosophe romain, qui a consigné dans son poème *De rerum natura,* les doctrines physiques de Démocrite et d'Épicure.

[2] Les sectateurs de Démocrite et d'Épicure sont à peu près les seuls, parmi les anciens, qui aient étudié la physique, et qui y aient entendu quelque chose.

[3] Anaxagore, de Clazomènes, en Ionie. Il vivait environ 500 ans avant l'ère chrétienne.

[4] Presqu'île de la Grèce, à peu près circulaire, et d'environ 45 lieues de diamètre.

De là, l’absurdité des fables de la Grèce ;
Ses hommes de cent pieds escaladant les cieux,
Et des fils de mortels faisant la guerre aux dieux ;
L’univers tout entier, formant un triple monde,
Se composant du ciel, de la terre et de l’onde ;
L’infiniment petit et l’infiniment grand,
En opposition, se contrebalançant :
Petit et grand, dans leur position réelle ;
Mais presque égaux entre eux dans l’humaine cervelle.

Mais on fait des progrès : au lieu d’un firmament
Où se trouve attaché chaque point éclatant,
Qu’en langage commun, nous appelons étoile,
Et d’où la pluie, ainsi qu’à travers une toile,
Nous vient, l’on a sept cieux l’un sur l’autre posés ;
Et ces cieux, il faut bien les croire composés
De certains éléments de matière solide ;
Et tous ces cieux nouveaux circulent dans le vide,
Cent milliards de fois plus vite que le plomb
Que la poudre enflammée a chassé du canon[5].
Suivant le bruit commun, tous ces cieux sont de verre :
Leur tournoiement se fait autour de notre terre,
Comme de juste droit, et quoique se touchant,
Nul accident fâcheux ne suit du frottement !

Différemment placée en notre rond couvercle,
Chaque étoile, par nuit, décrit un demi-cercle,
Petit ou grand, selon sa situation.
Dans cette humaine[6] loi de circulation,
Tandis qu’un astre avance et qu’un autre retarde,
Notre étoile polaire, en repos, les regarde
Aller, l’un à pas d’oie, et l’autre, de géant :

---

[5] Dans la réalité, si le mouvement dont il est ici parlé avait effectivement eu lieu; mais non dans la pensée des hommes de ces temps-là, qui n’avaient aucune idée de l’immense éloignement des étoiles fixes.

Tant la tâche leur est faite inégalement.

6 Imaginée ou crue réelle par les hommes,
« d'après la trompeuse apparence ».

C'est assez ; laissons là cette étrange physique ;
Voyons, chez les humains, les mœurs, la politique ;
Remontons à mille ans, pour voir, en premier lieu,
Ces étranges erreurs, ces Jugements de Dieu,
Où l'homme écervelé, par un nouvel oracle,
Commande, en maître, au Ciel d'opérer un miracle.
De ses crimes alors on crut se nettoyer
Par l'or que l'on pouvait à l'église payer.
Plus tard, on crut pouvoir régir les consciences,
À plaisir, et, de droit, commander les croyances,
Comme choses de choix : d'où l'Inquisition ;
Les jugements de mort pour une opinion ;
La persécution, qui, pour sauver les âmes,
Met, par compassion, les corps en proie aux flammes ;
Les auteurs condamnés au feu, pour leurs écrits ;
Les vaudois massacrés, les huguenots proscrits...

Pour ces faits, l'habitant de la Grande-Bretagne,
Assez inconséquent, blâme surtout l'Espagne :
L'Espagne fut en proie à l'Inquisition ;
Mais par le fait ancien des maîtres d'Albion,
L'Hibernie[7] est encore en proie à chose pire :
On ne finirait point, si l'on voulait redire
Quel affreux traitement ce pays a souffert,
Comme il est devenu pour son peuple un enfer ;
Et comme les fureurs d'un esprit fanatique
Y viennent, constamment, troubler la politique.
Se nourrissant ailleurs de contradictions,
La politique, ici, consiste en factions,
Toujours, s'apostrophant d'un infernal langage,
Prêtes l'une sur l'autre à décharger leur rage ;
Et les brûlants fauteurs du Pape ou de Luther,

S'ils ne s'égorgent pas, se donnent à l'enfer[8].

[7] L'Irlande.
[8] Se maudissent, se damnent, en traduisant littéralement l'expression anglaise.

Dans ce chaos moral, ce désordre civique,
Plaignons, surtout, plaignons le sort du catholique :
En butte à tous les maux, pour sa religion,
Il fait réaliser la fable du lion
Absous, quoique mangeur de brebis, de bergère,
Et de l'âne meurtri, pour herbe potagère
Mangée en cheminant. Pour les délits commis,
L'orangiste est toujours jugé par ses amis,
Par ses cosectateurs : cependant qu'au contraire,
Le papiste a souvent pour juge un adversaire;
Et, pour comble de mal, ce qu'on pardonne à l'un
Est, dans l'autre, taxé de crime outre commun.
Pour le papiste sont double dîme, surtaxe,
Gêne, restriction. Les enfants de la Saxe[9]
De l'Irlande voulaient la dégradation;
Tout ce qu'ils ont produit, c'est son oppression;
D'un côté, des tyrans, de l'autre, des victimes;
De l'une et l'autre part, des outrages, des crimes;
Tant est grande partout l'exaspération.

[9] On sait que la plus grande partie des modernes habitants de l'Angleterre proprement dite descendent des anciens Saxons. Il s'agit ici des Anglais d'il y a deux ou trois siècles.

Tel est le fruit amer de l'exaltation.
Sans dérouler encor les fastes de la Chine,
Des Indes, du Japon et de la Cochinchine,
En Europe, combien outrent la vérité,
Et se tiennent à l'une ou l'autre extrémité?
L'intolérant bigot ne voit que spinosistes;
Le despote ombrageux n'aperçoit qu'anarchistes;

L’anarchiste partout n’aperçoit que tyrans ;
Et l’athée, à son tour, ne voit que flagellants ;
Si diverse, partout, se montre la folie.
Laissant à part le Nord, l’Espagne et l’Italie,
En France, maint auteur veut que, passivement,
À tout ordre donné l’on soit obéissant ;
Maintient que peuple libre est chose détestable,
Que constitution est doctrine damnable ;
Que tout monarque, enfin, est au-dessus des lois,
Et que, nés pour servir, les peuples sont sans droits :
Différent de celui, qui, dans son vieux langage,
Patriote éclairé, philosophe, vrai sage,
Ne va pas, hautement, d’un ton de Richelieu [10],
Pour vaincre, s’écrier : « Tout pouvoir vient de Dieu » ;
Mais dit modestement : Le peuple fait les princes,
Les princes ne font pas leur peuple et leurs provinces ;
Il existe sans roi plus d’une nation ;
Mais un roi sans sujets n’est plus roi que de nom ;
C’est un adorateur du pouvoir arbitraire.

Maint autre, s’égarant dans le sentier contraire,
Et contre le pouvoir saintement s’insurgeant [11],
Prétend qu’on peut, sans crime, égorger un tyran :
Mais ce tyran, souvent, lui-même il se le forge,
Et lui plonge, trompé, le poignard dans la gorge.
Les membres exaltés de la Convention
Se massacrent entre eux pour une opinion
Émise ou soupçonnée. Ô misère de l’homme,
Qui pour un geste, un mot, se maudit ou s’assomme,
Et se rend mille fois plus malheureux encor
Qu’en l’appelant céans [12], ne l’ordonna le sort !
Infinis sont les maux qu’ici-bas il fait naître,

[10] Nom d’un premier ministre de France du caractère le plus hautain et le plus despotique. Le poète dont il s’agit ici, est Jean Auvray, avocat au parlement de Normandie, né en 1590 et mort en 1633.

Quand il a le malheur de ne se point connaître[13];
S'il ne sait point placer chaque chose en son lieu,
Ni ne peut se tenir dans un juste milieu.
En lui, se montre alors un animal féroce;
Et l'on peut en attendre un traitement atroce;
Ou, si l'on n'en est point assailli, tourmenté,
C'est manque de pouvoir, plus que de volonté.
Mais, malheur aux humains, si la toute-puissance[14]
Favorise, soutient l'esprit d'intolérance :
D'incalculables maux l'État sera troublé;
Un pays florissant, appauvri, dépeuplé :
Le fanatisme, alors, se croyant infaillible,
Ou, toujours dans son sens interprétant la Bible,
Commande à tout mortel de penser comme lui,
À moins qu'il ne veuille être au supplice conduit.

Qui croirait qu'on a vu, jadis, en Amérique,
Régner, chez l'anglican, la rage fanatique;

---

[11] L'obligation pour le peuple de s'insurger contre un pouvoir qu'il croit oppresseur, ou dont il est mécontent, était un des dogmes politiques des anarchistes de France, pendant la révolution; mais la coupable doctrine de l'assassinat licite d'un tyran, ou d'un souverain qu'on croit pouvoir appeler de ce nom, date du temps de la Ligue.

[12] Ici, sur la terre considérée comme la demeure des hommes.

[13] La grande maxime de Thalès, l'un des sept Sages de la Grèce, était que ce qu'il y avait de plus utile pour l'homme, c'était de se connaître lui-même. En effet, c'est souvent faute de se connaître soi-même; c'est pour se croire plus savant, plus sage, plus vertueux que les autres, qu'on en juge autrement qu'on ne devrait; qu'on les calomnie; qu'on les persécute, enfin, si l'on en a le pouvoir.

[14] Le gouvernement.

Que des hommes proscrits pour leur religion
Y montrèrent l'esprit de persécution ;
Et que, mis hors-la-loi, bannis pour leur croyance,
D'autres furent en proie à leur intolérance ?
Catholiques romains, indépendants, quakers,
Étaient, dans leur esprit, les suppôts des enfers,
Et devaient expier, dans le tourment des flammes,
D'avoir, par l'hérésie, ainsi damné leurs âmes.
Suivant les pas trompeurs d'ignorants devanciers,
Ils se croyaient partout entourés de sorciers ;
Et, pensant venger Dieu, leur foi, leur liturgie,
Brûlaient vieillards, enfants et femmes, pour magie.

Qui ne déplorerait le malheureux destin,
Le tragique décès de Suzanne Martin !
D'un honnête bourgeois Suzanne était la fille ;
Mère d'une nombreuse et croissante famille,
Elle en était la joie ; et son heureux époux
De son bonheur rendait ses citoyens jaloux.
Charitable à propos, modeste, accorte, affable,
À l'entière cité Suzanne était aimable ;
Et comme exemple à suivre, on invoquait son nom,
Mais tôt, au déshonneur du peuple de Boston[15],
Le fanatisme, aidé de la cruelle envie,
Vint mettre un terme horrible à son heureuse vie.
Dans un concitoyen, vil calomniateur,
Cette femme de bien trouve un accusateur :
À l'entendre, Suzanne, indigne pécheresse,
Doit sur elle appeler la foudre vengeresse.
On l'arrache, aussitôt, des bras de son époux ;
On l'entraîne au cachot, sous d'indignes verroux :
Le peuple fanatique en témoigne sa joie ;
Le tribunal de sang se saisit de sa proie.
Des témoins appelés un petit nombre, enfin,
Jurent qu'elle a fait pacte avec l'esprit malin.
C'en est assez ; Suzanne, à la mort condamnée,

Va se voir au supplice indignement traînée.
Pour la femme de bien, trop tôt, le jour fatal
Arrive ; mais, trop tard, pour le peuple brutal.

Près de mourir, Suzanne, en femme vraiment forte,
Aux Juges s'adressant, leur parla de la sorte : –
« Juges, peuple, écoutez : quand, près de ce bûcher,
« Je déclare n'avoir rien à me reprocher ;
« Ma situation doit me rendre croyable.
« Des calomniateurs ont dit qu'avec le diable
« J'avais fait pacte : hélas ! si l'homme et le démon
« Peuvent entre eux s'entendre, et former liaison,
« Je l'ignore ; mais Dieu connaît mon innocence.
« Lorsque je parle ainsi, peut-être que j'offense
« Vos parjures témoins, auteurs de mon trépas...
« Eux ! non, reprenons-nous, ne les accusons pas ;
« Mais vous, quand, abusant d'une puissance auguste,
« Vos sacrilèges mains versent le sang du juste
« Serais-je indifférente et sans ressentiment,
« Quand vous trempez vos mains dans mon sang innocent ?
« Que puis-je souhaiter à tous tant que vous êtes,
« Si ce n'est que ce sang retombe sur vos têtes ?
« Mais non sur vos enfants... Ah ! malheureux témoins !
« Par votre indigne fait, durant un temps, au moins,
« Mes enfants, juste ciel ! rougiront de leur mère ;
« Et croiront, abusés, qu'elle mourut sorcière...
« Désolante pensée... Ah ! si du moins mon sang
« Pouvait leur inspirer un autre sentiment !
« Si, revenant enfin de leur erreur grossière,
« De Suzanne ils faisaient leur victime dernière !...
« Oui, oui, viendra le temps, où, las de ces horreurs,
« Vous abjurerez tous vos funestes erreurs.
« Mon innocence, alors, vous sera révélée :

15 Elle était de Salem, dans l'État, alors la colonie de Massachusetts, dont Boston était la capitale.

« Dieu m'en donne l'espoir, et je meurs consolée. »

Ce discours foudroyant ne les sut point toucher ;
Et Suzanne finit ses jours sur le bûcher.

Heureux le Canada : de ces erreurs fatales
Jamais il ne souilla ses antiques annales,
Et jamais il ne vit un fanatisme ardent
D'un crime imaginaire accuser l'innocent,
Le condamner à mort, le conduire au supplice.
Non, la religion y fut consolatrice ;
Y conserva des mœurs l'aimable aménité,
Et ne s'arma jamais d'un pouvoir redouté.

Les délices de l'Union

Par un unionaire du Haut-Canada.

Traduit librement, ou imité de l'anglais[1].

Quels cris j'entends contre cette Union ?
Quel bruit l'on fait pour une bagatelle ?
De Liberté c'est l'extrême-onction :
N'est-il pas beau d'être délivré d'elle ?

Si nous étions dans la minorité,
Ce ne serait, (car il ne faut pas feindre),

---

[1] Les lecteurs canadiens n'auront pas de peine à entendre le langage du prétendu unionaire du Haut-Canada, dans son vrai sens. Il faudrait peut-être un trop grand nombre de notes pour le faire parfaitement comprendre à des lecteurs étrangers.

Que pour dix ans ; et la majorité
N’aurait plus, lors, aucun droit de se plaindre.

Dans dix ans, donc ; ou si vous disputez,
Dans soixante ans, avec grande parade,
Nous élirons soixante députés,
Et donnerons aux Français belle aubade.

Il leur convient, vraiment, de disputer,
Race revêche, ignorante, imbécile,
Sur la manière et le droit de voter
Et le budget et la liste civile.

C’est curieux de les voir haranguer,
Tous les hivers, concernant les subsides :
Ils sembleraient se plaire à nous narguer,
Par leurs discours et leurs votes sordides.

Ils ne voudraient donner que par lambeaux,
Depuis quatre ans, comme font les abeilles :
Pour leur montrer qu’ils ne sont que des sots,
Nous secouerons leur ruche à leurs oreilles.

S’ils chérissaient, comme ils disent, leur roi,
Craindraient-ils tant de délier leur bourse ;
Et croiraient-ils l’État en désarroi,
Si l’on puisait à pleins seaux à la source ?

Jamais comme eux nous ne serons vilains :
Bien éloignés de marcher sur leur piste,
À tout projet nous donnerons les mains,
Et voterons permanemment la liste.

Dans le bassin nous jetterons un poids,
Le poids pesant de l’aristocratie ;
Et nous verrons éperdus et sans voix

Ces grands fauteurs de la démocratie.

Il vaut bien mieux que nous tournions le rôt ;
Si peu nombreux, nous sommes gens d'élite :
Qui mieux que nous sait faire sonner haut
Son dévouement, et vanter son mérite ?

De leur guerrier, nommé Salaberry,
Ces Français font une grande parade ;
Comme un Yankee, de son marin Perry :
Des deux côtés, c'est pure gasconade.

Eh ! qu'a donc fait, entre nous, ce guerrier,
Qu'on doive ainsi tant exalter sa gloire,
Ceindre son front d'un immortel laurier,
Au champ d'honneur lui donner la victoire ?

« Quoi ! » disent-ils, « près des quatre chemins,
« Avec trois cents Canadiens à sa suite,
« Il combattit six mille Américains,
« Les repoussa, leur fit prendre la fuite ;

« Sauva, par là, la province. » Vraiment,
Pour en parler, voilà bien grande chose !
Léonidas[2] en fit jadis autant,
Ou bien l'histoire est pour nous lettre close.

[2] Léonidas, roi de Sparte, ne repoussa pas l'ennemi, aux Thermopyles, comme fit notre compatriote, à Chateauguay mais il défendit ce passage avec trois cents hommes, contre l'armée de Xerxès, et ne périt avec eux, qu'après avoir fait mordre la poussière à plusieurs milliers de Perses.

Que leur sert-il de prôner leurs exploits ?
Nous possédons un plan tracé dans l'ombre,
Pour les laisser moins puissants par les voix,

En attendant qu'ils le soient par le nombre.

Nous avons fait ennemis des Français,
Par une adroite et louable rubrique,
Et rendrons forts, dans le prochain congrès,
Tous les Yankees des bords de l'Amérique.

Que si malgré notre précaution,
Quelque Français veut faire une harangue,
Faut qu'il renonce à sa prétention ;
Nous leur ôtons l'usage de leur langue.

Enfin, nos plans sont si bien arrangés,
Que nous ferons très sûrement nos orges :
Si les Français s'en trouvent dérangés,
Qu'ils aillent tous boire des eaux de Forges[3].

1822

---

[3] Bourg de Normandie, en France, célèbre par ses eaux minérales.

Le *Bill* de l'Union

Chanson, sur un air connu.

Un certain *bill,* dont la façon,
        Était assez grossière,
Aux représentans d'Albion
        Fut présenté naguère :
Le fil en était noir, dit-on,
Lafaridondaine, lafaridondon,
Le tissu noirement ourdi,
        Biribi,

À la façon de barbari,
Mon ami.

Déjà, chaque anti-Canadien,
Apprenant la nouvelle,
S’en va criant : Oh ! que c’est bien,
Que la fabrique est belle !
Du haut en bas le bill est bon,
Lafaridondaine, lafaridondon ;
Le pays nous est asservi,
Biribi, etc.

Ce gros et monstrueux projet
De la secte empirique,
Avait finement, en secret,
Traversé l’Atlantique ;
Il était assuré, dit-on,
Lafaridondaine, lafaridondon,
Par certains assureurs d’ici,
Biribi, etc.

S’il est péri, comme on le dit,
Tant pis pour l’assurance ;
Sa perte est grande, et son crédit
Menace décadence :
C’est pour elle utile leçon,
Lafaridondaine, lafaridondon,
De ne plus tant risquer ainsi,
Biribi, etc.

Pour les intrigants promoteurs
D’un projet si coupable,
Les rapports calomniateurs,
La fausseté palpable,
Rien n’est défendu, tout est bon,
Lafaridondaine, lafaridondon,

S’il fait triompher le parti,
Biribi, etc.

Suivant eux, il était grand temps
De changer nos usages ;
Les Pitt, les Fox étaient des gens,
À leurs yeux très peu sages,
De n’avoir pas fait l’union
Lafaridondaine, lafaridondon,
Comme on la veut faire aujourd’hui,
Biribi, etc.

D’après leur *bill,* dorénavant,
La chose était bien claire,
Les Canadiens au Parlement
N’avaient plus rien à faire :
Il leur fallait parler breton,
Lafaridondaine, lafaridondon,
S’agit-il d’un non ou d’un oui,
Biribi, etc.

Là-bas, malgré l’air satisfait
De la clique éhontée,
De MacIntosh, homme discret,
La voix est écoutée :
Il n’était pas d’opinion,
Lafaridondaine, lafaridondon,
De juger avant d’avoir ouï,
Biribi, etc.

Quand d’Albion le parlement
Veut savoir, par enquêtes,
Nos vœux et notre sentiment,
Signons tous des requêtes :
Faisons voir notre objection,
Lafaridondaine, lafaridondon,

À devenir peuple interdit,
Biribi, etc.

À George, notre souverain,
Adressons nos prières;
De nos jaloux qu'il sache enfin,
Les trames meurtrières :
Il nous gouverne en roi breton,
Lafaridondaine, lafaridondon,
Et non en bey de Tripoli,
Biribi,
À la façon de barbari,
Mon ami.

1822

Les orateurs canadiens

Jugés d'après les discours prononcés au banquet constitutionnel du 7 octobre 1822. Chanson sur l'air de *Vive Henri IV.*

L'Aréopage[1],
Malgré lui, me dit-on,
Envoie un sage,
Ici, donner le ton :
Ah! c'est D...
C'est l'orateur profond.

Quoiqu'il hésite,
Je goûte sa leçon;
Moins il va vite,
Mieux il parle raison :
Quoiqu'il hésite,

---

[1] Le Conseil législatif.

Je goûte sa leçon.
V… m’attache
Par l’élocution :
Quand il se fâche,
Quelle érudition !
V… m’attache
Par l’élocution.

Un petit geste
Convient bien à son ton ;
Mais, s’il déteste
Le tort, la déraison,
Même un grand geste
Convient bien à son ton.

Un grand modèle
Je vois en P…,
Quand, dans son zèle,
Par du neuf et du beau,
Il tonne, il grèle
Contre le plan nouveau[2].

Ouvrant la bouche,
Orateur convaincu,
Il frappe, il touche ;
L’auditeur est vaincu,
Quand, par sa bouche
Le faux est combattu.

Ah ! si B…
Prenait un autre ton !
Il parle en sage,

---

[2] Le projet de l’Union.

Mais j'abhorre le son
Qui fait tapage
Et tonne en faux bourdon.

D'un ton modeste
S'énonce C... ;
Le placé[3] peste
De se voir étriller,
Du ton modeste
Dont parle C...

Du ton qu'on prie
S'énonce un orateur,
Pour la patrie
Brûlant, au fond du cœur :
Ah ! c'est L...,
Qui cache son ardeur.

Mais, qui s'annonce ?
C'est un grammairien,
Quand il s'énonce ;
Et d'un Parisien,
Quand il prononce,
Je goûte l'entretien.

L'esprit du père
Brille en son rejeton :
L'on ne voit guère,
Peut-être dira-t-on,
L'esprit du père,
Briller en ta chanson.

---

[3] L'homme en place.

Le vin d'Espagne

Chanson, sur l'air : *L'amitié vive et pure*

Comme amants qui s'engagent
Sous les drapeaux de Vénus,
De même se partagent
Les sectateurs de Bacchus :
Rhin, falerne ou malvoisie,
Rouge ou blanc, doux ou fumeux,
Le nectar et l'ambroisie,
C'est le vin qui plaît le mieux.

Avec le mot Espagne,
Tout au moins sept ou huit fois,
Comment rimer en *agne* ?
Essayons-le, toutefois :
Que l'essai manque ou prospère,
Mon plaisir sera complet,
Pourvu qu'on me verse un verre,
Au bout de chaque couplet.

Le tokay d'Allemagne[1]
Est fait pour les demi-dieux ;
Moi, c'est le vin d'Espagne
Qui me rend vif et joyeux :
Sur ce goût si quelqu'un glose,
Il ne m'en prend nul souci,
Et je ne dis autre chose,
Sinon : « Je suis fait ainsi. »

Et bourgogne et champagne
Pour moi sont vins trop coûteux ;

---

[1] De Hongrie, royaume appartenant à l'empereur d'Autriche, ci-devant empereur d'Allemagne.

Je bois du vin d’Espagne,
Et ma bourse en est bien mieux :
Pour un rien je me contente,
Et, sans être moins joyeux,
Toujours ma tête est exempte
De vertiges vaporeux.

Ami du vin d’Espagne,
Je me trouve, quand j’en bois,
En pays de cocagne ;
Nul n’est plus gaillard que moi :
Et du port et du madère
Je ne crains pas les travaux ;
Ma tête en est plus légère ;
Mon corps en est plus dispos.

En ville, à la campagne,
Mon sort est toujours heureux ;
Buvant du vin d’Espagne,
J’en puis avoir quand je veux :
Tandis qu’un gourmet enrage,
S’il n’a ses vins favoris,
Moi, tout le long du voyage,
Je bois, je chante, je ris.

Gaiement, à ma compagne,
En voyage, à la maison,
J’offre du vin d’Espagne,
Comme liqueur de bon ton :
Avec ma femme ou ma fille,
Si de chez moi je suis loin,
À table, comme en famille,
J’en bois, j’en verse au besoin.

Près d’un flacon d’Espagne,
J’aime, quand j’en ai bien bu ;

Et du père d'Ascagne,
Je sens en moi la vertu[2] :
De la paix, ou de la guerre,
Si, lors, on m'offrait le choix,
Je prendrais le cimeterre,
En chantant à pleine voix.

[2] La vertu guerrière, ou le courage.

Avec mon vin d'Espagne,
Je suis seigneur, je suis roi ;
De tous côtés, j'y gagne,
Et me le dis, quand j'en bois :
Du côté de la finance,
Du côté de la santé
Je n'invoque l'abondance,
Ni ne crains la rareté[3].

[3] Parce que ce vin n'est jamais assez rare, dans ce pays, pour s'y vendre très cher.

Quand je dis vin d'Espagne,
C'est bon et pur, il s'entend ;
Car si l'eau l'accompagne,
Ou quelque autre ingrédient,
Ce n'est plus la liqueur même,
Ce n'est point là ma boisson ;
C'est le vin, le vin que j'aime,
Et non un mortel poison.

Couplet

Ajouté à la chanson : *Un chanoine de l'Auxerrois*

Ainsi s'égayaient nos aïeux,

Ensemble, en un repas joyeux,
Sur les bords de la Loire :
Le Français, chansonnier malin,
En chantant Bacchus et le vin,
Dit plus qu'on ne doit croire :
Il verrait ici maint curé,
Disant, d'un ton fort assuré,
Bon, bon, bon
Que le vin est bon !
À boire, à boire, à boire !

Couplet

Ajouté à la chanson : *Bacchus, amis, vient d'ouvrir*

Le bonhomme Anacréon [1]
Raisonnait plus juste ;
Et vous savez le dicton
Du chantre d'Auguste [2] :
« Mal en prend aux buveurs d'eau » :
C'est là parler comme il faut,
Et philosophie, oh ! gai !
Et philosophie.

[1] Poète grec, qui composa, jusque dans une vieillesse très avancée, des odes, ou plutôt des chansons érotiques et bachiques, pleines de grâce et de délicatesse.

[2] Horace.

Le pouvoir des yeux

Traduit librement, ou imité de l'anglais

Vous voulez donc tromper l'amant qui vous adore !
Eh bien, déguisez-vous, faites de votre mieux :
Grondez, courroucez-vous, ou faites pis encore ;
    Il en croira toujours vos yeux.
Faites bien avec lui votre sainte-n'y-touche ;
Vos paroles auront sur son cœur peu d'effet :
Quoi que ne dise pas, ou dise votre bouche,
    Vos yeux diront votre secret.
Affectez la froideur d'une austère vestale ;
Prenez, si vous voulez, à témoin tous les dieux :
Que servent les serments que votre bouche étale,
    S'ils sont démentis par vos yeux[1] ?
Vos yeux sont à mes yeux le miroir de votre âme ;
Elle s'y peint, s'y montre et sans voile et sans fard :
J'y vois tous vos pensers, votre cœur, votre flamme,
    D'un coup d'œil et d'un seul regard.
Non, l'eau d'un pur ruisseau, d'une claire fontaine,
Ne rendit jamais mieux l'image d'un objet,
Que dans ses propres yeux je ne vois mon Hélène ;
    Je l'y retrouve trait pour trait.
Tant que le Saint-Laurent descendra de sa source ;
Tant que le Canadois maudira ses hivers ;
Tant qu'au pôle du Nord tournera la Grande Ourse ;
    Tant qu'elle aura ses yeux ouverts,
J'aimerai, chérirai, chanterai mon Hélène :
L'amour m'a pénétré du plus pur de ses feux :
Oui, je languis, je meurs à tes pieds, ô ma reine,
    Quand mes yeux rencontrent tes yeux.

---

[1] Je ne crois pas m'être beaucoup écarté du sens de mon auteur, et cependant je ne puis me lasser d'admirer la sottise de mon amoureux transi, qui veut absolument persuader son amante qu'elle l'aime éperdument, tandis, qu'en apparence, elle lui donne à entendre tout le contraire.

Les peines de l'amour

Traduit librement, ou imité de l'anglais

Une âme dont l'amour s'était fait souverain,
Quand de sa fausse joie elle est désabusée,
Voudrait-elle passer par le même chemin,
Pour les plaisirs de l'Élysée,

Si ces plaisirs vantés de l'immortel séjour
Rendaient les esprits serfs et les âmes esclaves ;
S'ils étaient imparfaits comme ceux de l'amour,
Comme eux jetaient dans les entraves ?

Quels seraient les plaisirs réservés aux élus,
Dans les lambris sacrés de la céleste voûte,
S'ils n'étaient pas plus grands, s'ils ne valaient pas plus
Que ceux que par l'amour on goûte ?

Qu'on ne me parle point des divines houris :
J'abhorre leurs appâts et méprise leurs charmes,
Si leurs charmants regards, leurs gracieux souris,
Comme ici font verser des larmes.

L'insensé qui brûla l'encens sur tes autels,
Ô Vénus, encensa la mère des folies :
Le vulgaire te dit fille des Immortels ;
Tu n'es que la sœur des Furies.

Dans le cœur des humains tu portes tous les maux,
La crainte, la douleur, la triste jalousie ;
Les soucis accablants, les pénibles travaux,

La fureur et la frénésie.

Le héros canadien

La muse qui parfois m'inspire
Une épigramme, une chanson,
D'Horace me prêtant la lyre,
M'ordonne de hausser le ton,
Pour chanter dignement la gloire
Du héros qui, dans notre histoire,
S'est fait un immortel renom.

Quel est ce guerrier magnanime
Qu'on remarque entre six héros[1],
Que l'amour de la gloire anime,
Et porte aux exploits les plus beaux ?
Iberville, nom que j'honore,
Qui mérite de vivre encore,
Inspire-moi des chants nouveaux.

[1] Les six autres fils de monsieur Lemoyne.

Honneur de la chevalerie,
Cherchant la gloire et le danger,
Il court partout où la patrie
Succombe aux coups de l'étranger :
Les forêts, l'élément liquide,
Le pôle, la zone torride,
Ne le sauraient décourager.

Du chevalier suivons les traces
Dans les tristes climats du nord ;
Région de neige et de glaces,

Lugubre image de la mort :
Tantôt marinier intrépide,
Tantôt fantassin homicide,
Tout succombe sous son effort.

Souvent, dans son abord rapide,
Chez les ennemis de son roi,
Son nom, comme celui d'Alcide,
Porte la terreur et l'effroi :
Et dans leurs paniques alarmes,
Se troublant, jetant bas leurs armes,
Ils se remettent sous sa loi.

Si l'ordre du roi ne l'appelle
Dans les camps, parmi les soldats,
Soudain, entraîné par son zèle,
Il vole au milieu des combats :
Il entend alors la patrie,
Qui d'une voix forte lui crie :
« Guerrier ne te repose pas. »

Les guerriers n'ont plus rien à craindre,
Quand Iberville est avec eux ;
Ah ! que ses rivaux sont à plaindre,
S'il est au milieu de ses preux !
Deux fois aux rives acadiennes,
Avec ses bandes canadiennes,
Il demeure victorieux.

Autre théâtre de sa gloire,
La grande Île Anglaise[2] le voit
Courir de victoire en victoire,
Entasser exploit sur exploit :
À l'aspect seul de son épée,
La Ville[3], de terreur frappée,
Du vainqueur reconnaît le droit.

[2] L'île de Terre-Neuve.

[3] Saint-Jean, capitale de la partie anglaise de l'île de Terre-Neuve.

La plage septentrionale
Le voit pour la troisième fois ;
Mais, las ! la tempête fatale
Le semble réduire aux abois :
Il n'a plus qu'un vaisseau sur quatre,
Et le sort l'oblige à combattre
Ses ennemis, seul contre trois.

Faut-il que le héros succombe,
Victime d'un malheureux sort ?
Qu'il soit captif, ou que la tombe
Pour lui se trouve sur son bord ?
Du combat quelle fut la suite ?
L'un périt, l'autre prend la fuite,
Et l'autre entre captif au port.

De son roi le vœu pacifique
L'éloignant du sein des combats,
Pour le bien de la république,
Il paraît en d'autres climats :
Se transportant de plage en plage,
Notre héros devient un sage,
Et fonde de nouveaux États.

Ce grand homme comblé de gloire,
Iberville, était Canadien ;
Mais pour honorer sa mémoire,
Son pays encor n'a fait rien :
De ses bienfaits reconnaissante,
Ailleurs[4], une ville naissante
A pris son nom, et le retient.

---

[4] Dans la Louisiane.

Les mœurs acadiennes

Platon, dans sa République,
Veut l'impossibilité;
Fénelon, dans sa Bétique,
Outre la réalité :
Ils peignent une chimère,
Un bonheur imaginaire,
D'un faux éclat revêtus :
Restons, restons sur nos plages
Nous y trouvons de vrais sages,
De véritables vertus.

Quand, de l'heureuse Arcadie
Ils offrent la fiction,
Les Grecs, de notre Acadie
Nous font la description :
Ici, les douces manières,
Les vertus hospitalières,
Ont leur empire établi;
Ici, l'on revoit l'image
Et des mœurs du premier âge,
Et d'un bonheur accompli.

Près de la rive fleurie
D'un tranquille et clair ruisseau
Serpentant dans la prairie,
Sur le penchant d'un coteau;
Dans le printemps de mon âge,
Savourant le frais ombrage,
Libre de soins, de soucis,
Un homme à tête chenue,

À contenance ingénue,
Tout près de moi s’est assis.

De l’accent de la tristesse,
Poussant un profond soupir,
« Hélas ! » dit-il, « la jeunesse
« Ne connaît que le plaisir ;
« Mais, bientôt viennent les plaintes,
« Les soins, les soucis, les craintes,
« La triste réflexion :
« L’homme grandit dans la joie,
« Pour vivre aux chagrins en proie,
« Mourir dans l’affliction.

« Veuillez », lui dis-je, « mon père »,
Interrompant son propos,
« De quelque terre étrangère
« Si vous avez fui les maux ;
« Si ce n’est point vous distraire
« D’un voyage nécessaire,
« Me conter par quel malheur
« Par quel fléau de nature,
« Quelle cruelle aventure,
« Vous sentîtes la douleur.

« Je ne suis point en voyage »,
Dit le vieillard, affligé ;
« Mais, quand j’étais à ton âge,
« Mon enfant, j’ai voyagé ;
« J’ai fui ma douce patrie :
« Loin de ma terre chérie,
« De mes frères, désolé,
« Dans le regret, l’amertume,
« Le noir chagrin qui consume,
« Mes jours, depuis, ont coulé.

« Tu veux connaître la cause
« De mes maux », ajouta-t-il ;
« Ah ! trop complexe est la chose,
« Pour que j'en suive le fil :
« Mais, si de nos jours prospères,
« Si du bonheur de mes pères,
« Le récit peut t'éjouir,
« Je vais t'en dire l'histoire
« Écrite dans ma mémoire
« Je la tiens ; veuille l'ouïr.

« Fécond en lacs, en rivières,
« Partout baigné par la mer,
« Quoiqu'aux époques premières,
« Notre pays fût couvert
« De forêts immesurables,
« Jamais d'hommes misérables
« Il ne put être appelé
« Le triste ou pauvre habitacle,
« Non plus que le réceptacle
« Du criminel harcelé.

« Amusement qui délasse,
« Ailleurs, de plus graves soins,
« Dans les premiers temps, la chasse
« Pourvut aux premiers besoins,
« Nous fut de quelque ressource ;
« Mais bientôt d'une autre source
« Le bonheur nous fut acquis ;
« Renonçant à l'aventure,
« Nous donnons à la culture
« Le sol par nos mains conquis.

« Bravant le froid, la bruine,
« Et sans factices besoins,
« Jamais de la médecine

« Nous n’invoquâmes les soins.
« Chez nous, les cours de justice
« N’ont jamais puni le vice
« En crime dégénéré :
« Point d’amoureuses intrigues ;
« Et des complots et des brigues
« Le nom même est ignoré.

« Parmi nous, la politique
« Fut d’être franc et loyal ;
« D’abjurer toute réplique
« Au commandement royal ;
« Chérissant nos anciens maîtres,
« Pleins de respect pour nos prêtres,
« Et fermes dans notre foi ;
« Nul de nous ne fut rebelle ;
« Nul, brouillon ; nul, infidèle :
« Tout pour Dieu, tout pour le roi.

« Le bonheur de notre vie
« Fut la médiocrité ;
« Nous la passions sans envie,
« Dans notre humble honnêteté :
« Par un travail ordinaire,
« Acquérant le nécessaire,
« Chez nous, l’on ne vit jamais
« Ni la hideuse indigence ;
« Ni l’orgueilleuse opulence ;
« Ni cabanes ni palais.

« Parmi nous, l’argent fut rare ;
« L’or nous fut presque inconnu ;
« Mais, à qui n’est point avare
« Faut-il un gros revenu ?
« Avec le froment, l’aveine,
« Le lin, le chanvre, la laine,

« Des peaux, du sucre et du lait,
« Et tout ce qui s'en peut faire,
« Par industrie ordinaire,
« Qui n'eût été satisfait ?

« Parfois, dans mes rêveries,
« Revenant à mon printemps,
« Je revois dans nos prairies,
« Dans nos vergers, dans nos champs,
« Les gras troupeaux qui mugissent,
« Les épis pleins qui jaunissent,
« Les fruits aux arbres pendant ;
« Et nos greniers et nos granges,
« Des moissons et des vendanges,
« Ou pleins, ou se remplissant.

« Oh ! trop décevant mensonge !
« Très souvent, je crois revoir,
« De mon père, dans un songe,
« L'antique et simple manoir :
« De chaque meuble, à sa place,
« Ma mémoire me retrace
« Et la forme et la façon,
« Et son ordinaire usage ;
« Me rappelle, enfin, l'image
« Et le train de la maison.

« Mais, dans la maison voisine,
« Faut-il que ce soit, hélas !
« En songe, que d'Angéline
« Je contemple les appâts,
« Ses traits, sa taille divine ;
« Que sa douceur enfantine
« Me rende aimant et joyeux !
« Ne ris pas de mon langage ;
« Car, mon enfant, à mon âge,

« On ne peut être amoureux.

« Non, d’une amoureuse flamme
« Je ne sens plus les ardeurs,
« Et je trouve, dans mon âme,
« Une autre source à mes pleurs :
« Celle qui, par mariage,
« Lorsque serait venu l’âge,
« Devait faire mon bonheur,
« Ne me laisse, avec sa mère
« Traînée en terre étrangère,
« Qu’une accablante douleur.

« Peut-être, par la tempête...
« En mer je la vis cingler... »
Ici, le vieillard s’arrête ;
Je vois ses larmes couler ;
Son cœur de chagrin se serre.
« C’est bien », lui dis-je, « mon père ;
« Vous avez assez conté :
« Par la douleur d’un cœur tendre,
« Le plaisir de vous entendre
« Serait trop cher acheté. »

Les savants de la Grèce

Salut, ô savants de la Grèce,
Triomphe, honneur du genre humain ;
Dans les sentiers de la sagesse,
C’est vous qui montrez le chemin :
Chez vous l’on trouve esprit, génie
Et souvent la docte Uranie[1]
Vous prend et conduit par la main.

[1] La muse de l’astronomie.

Partout, dans votre vaste tâche,
Le vrai par vous est recherché ;
Rien, quand vous cherchez sans relâche,
En effet, ne vous est caché :
Et si les routes du vrai s’ouvrent,
Si les vérités se découvrent,
C’est sur vos pas qu’on a marché.

Des Grecs nous tenons la peinture ;
Ils nous enseignent l’art des vers ;
Nous leur devons l’architecture,
Mille arts, mille secrets divers ;
Le calcul, les mathématiques ;
Et, dans leurs recherches physiques,
Ils ont rencontré l’univers.

Pour le moment, le nom m’échappe,
(Comme en mainte autre occasion),
De ce savant fils d’Esculape
Qui vit la circulation
Du sang, qui toujours se promène,
Va, vient, coule de veine en veine,
Et prend du cœur son action.

« De même qu’un fût sans un socle,
« Ne s’appuie ou s’élève, ainsi,
« Sans semence », dit Empédocle,
« Nulle plante ne naît ici[2]. »
Dans leurs contextures complexes,
Si quelque ancien connut les sexes,
C’est lui, c’est Empédocle aussi.

[2] Sur la Terre.

Et de l’éclair et du tonnerre
Quand parlent les fils de Zénon,

Mon esprit s'instruit et s'éclaire :
Je crois entendre la raison,
Quand ils disent : « Dans les orages,
« Le bruit vient du choc des nuages,
« Le feu, de leur attrition. »

Mais, combien plus j'admire Anthème
Dont le génie a, nous dit-on,
Des règles de l'Être suprême
Presque deviné la raison ;
Et qui, contrefaisant la foudre,
Tonne, frappe, réduit en poudre
La maison même de Zénon.

Quoiqu'un peu moins, j'admire encore
Et goûte la docte leçon
Et du quasi saint Pythagore,
Et du presque divin Platon,
Quand, par différentes méthodes,
Ils enseignent des antipodes,
Et l'existence et la raison[3].

Oh ! que j'aime à t'entendre dire,
Archimède, d'un ton qui duit
Au physicien que j'admire :
« Que l'on me donne un point d'appui,
« Avec le levier nécessaire,
« Par moi le globe de la Terre
« Sera de çà, de là, conduit[4]. »

---

[3] La cause, non de leur être, mais de leur pouvoir-être où ils sont, si l'on peut ainsi parler.

[4] *Dòs moi poû stô, kai kinô tèn ghén.*
Die ubi consistam, terram quocumque movebo.

Honni soit l’auteur incrédule,
Qui, par sotte prévention,
Du merveilleux miroir qui brûle
Te contesta l’invention :
Asservie aux faits, ingénue,
L’histoire de chose inconnue
Fit-elle jamais mention ?

Quand, combattant la voix commune,
Un fait par les yeux attesté,
Anaximandre, de la Lune
Dit que l’éclat est emprunté,
Et démontre qu’au zodiaque,
Sans le soleil, elle est opaque,
Son renom devient mérité.

Quand, du clairvoyant Démocrite
Les yeux, ou plutôt la raison
Découvre en notre satellite,
Mer, lac, fleuve, rocher, vallon,
Et l’ombre d’énormes montagnes,
Noircissant, au loin, les campagnes,
Je dis : « Salut, esprit profond. »

Pour son temps, j’aime encore Éphante,
Car, s’il se trompe sur le lieu
De la terre, qu’il représente
Du monde occupant le milieu,
Du moins, la montre-t-il qui joue,
Ainsi que le fait une roue
Que l’on tourne sur son essieu.

À plus forte raison, j’admire,
Dans son système régulier,

Le docte Platon osant dire :
« Rien, au monde, n'est singulier [5] ;
« Comme la terre, les planètes,
« Peut-être même les comètes,
« Ont le mouvement journalier [6]. »

[5] Unique, ou plutôt, contraire dans une chose à ce qui est dans une autre de même nature.

[6] Ou diurne, comme s'expriment les astronomes.

Le mouvement orbiculaire
Est soupçonné par Timœus ;
« Autour de notre luminaire,
« Tellus [7] tourne », dit Séleucus
« En suivant sa route donnée,
« C'est elle qui décrit l'année »,
Nous dit encor Philolaüs.

[7] La Terre.

Quand, dans ta science profonde,
Tu dis chaque étoile un soleil
Démocrite, éclairant maint monde,
Au nôtre, aux planètes pareil,
Devais-tu tout à ton génie ?
Venais-tu d'entendre Uranie ?
Sortais-tu du divin conseil ?

Qui put apprendre à Marc-Aurèle
Que « notre terre n'est qu'un point » ?
Si ma mémoire m'est fidèle,
L'histoire ne le nomme point :
Qu'à la Grèce il dût la naissance,
Que d'elle il reçut sa science,
L'évidence m'en est témoin.

Et toi, profond Anaxagore,
Quand tu parles, je te comprends ;
Tu dis que l'Être qu'on adore
Peupla la lune d'habitants :
Transporte-les dans les planètes ;
Attends, pour peupler les comètes
De plus amples renseignements.

Mille fois plus grand que la terre,
Connais et peuple Jupiter ;
Celui qu'un vaste cercle enserre,
Saturne ; Uranus, Lucifer[8] ;
Mars ; enfin, le brûlant Mercure ;
Tous les mondes que la Nature
A semés dans l'immense éther.

Qui n'admirerait Anazarque
Dont le génie audacieux
D'un illustre et puissant monarque
Put tirer les larmes des yeux[9],
Le mettre en tristesses profondes
Par son infinité de mondes
Peuplant l'immensité des cieux.

Salut, ô pays de la Grèce,
Pépinière d'hommes pensants ;
Terre du goût, de la sagesse,
Gloire, triomphe à tes enfants :
Délivrés de la tyrannie,
Par le savoir et le génie,
Ils éclipseront nos savants.

---

[8] La planète Vénus.

[9] « *Alexandros, Anaxarchou peri kosmôn apeirias akouôn, édakrué* » (« Alexandre, écoutant Anaxarque discourir sur la pluralité des mondes, pleura », Plutarque, *De tranquillitate animi,* chap. 4).

Les grands chefs

Faut-il qu'ils soient perdus, un jour,
Ces noms fameux dans notre histoire ?
Doivent-ils à notre mémoire
Échapper, sans retour,
Les noms de ces enfants de la simple nature ?
Sans rehausser le ton, enfler nos chalumeaux,
Évoquons des tombeaux
Ces hommes illustrés sans l'art ni la culture.

Je vois plus d'un brave Crillon,
Sans lettres, vainqueur dans l'arène ;
Plus d'un foudroyant Démosthène,
D'un fleuri Cicéron,
Chez ces peuples par nous mal appelés sauvages :
Je vois, chez eux, briller des vertus, des talents,
Des hommes éloquents,
Des négociateurs, des héros et des sages.

Je laisse des puissants Incas[1],
Et de l'illustre Montézume[2]
L'éloge à plus habile plume ;
Et de Pokahontas[3]
Je tairai la grandeur, les vertus magnanimes,
Le cœur compatissant, la générosité :
D'un renom mérité
Chez le Canadien seul je remplirai mes rimes.

[1] Ou empereurs du Pérou.

[2] Empereur du Mexique, détrôné et mis à mort par l'Espagnol Fernand Cortez.

[3] Fille de Pohatan, grand sachem des sauvages de la Virginie. En 1607, n'étant encore

âgée que de douze ans, elle se jeta entre les exécuteurs et le capitaine Smith, fait prisonnier et condamné à mort par son père. Deux ans après, elle sauva encore de la mort, et au péril de sa propre vie, le même capitaine Smith et tous ses compagnons, établis à Jamestown.

Qui mérita, par l'amitié
Qu'il porte aux enfants de la France,
Mainte fois, leur reconnaissance :
Ce fut Garakonthié :
Amateur de la paix, quoiqu'habile à la guerre,
Entre les siens et nous grand négociateur,
Et pacificateur,
Que de fois il nous fut utile et nécessaire !

Salut, ô mortel distingué
Par la droiture et la franchise ;
Dont la candeur fut la devise ;
Honneur d'Onnontagué :
Ce que j'estime en toi, c'est bien moins l'éloquence,
L'art de négocier, que la sincérité,
Que la véracité,
Et des mœurs, chez les tiens, l'admirable décence.

Qui mérite d'être admiré
Par un cœur tendre, une âme pure ;
Par tous les dons de la nature ?
C'est Ouréhouharé ;
Qui, se donnant aux siens comme exemple et modèle,
Oubliant Denonville[4] et le fatal tillac,
Devient de Frontenac,
L'admirateur, l'ami, le compagnon fidèle.

[4] Ouréhouharé fut un des chefs iroquois attirés à Catarocouy par le marquis de Denonville, et perfidement arrêtés et embarqués pour la France.

Avec les Canadiens, parfois,
Avec les enfants de la France,
S'il porta l'épée ou la lance,
Contre les Iroquois,
Ne le croyons point lâche et traître à sa patrie :
Non, Ouréhouharé chérit sa nation,
Même avec passion ;
Mais il la voudrait voir hors de sa barbarie.

C'est lui qui, devenu chrétien,
Et près de son heure dernière,
Attentif, entendant un père[5],
Qui, pieux, l'entretient
De Jésus par les Juifs meurtri sur le Calvaire,
Dans un dévot transport, hautement s'écria :
« Eh ! que n'étais-je là ?
« Ah ! je les eusse bien empêchés de le faire. »

[5] Un jésuite.

Qui connaît si bien les moyens,
Le jeu de la diplomatie ?
Qui, si prudemment négocie ?
C'est Téganissorens ;
Qui, trois fois, des Cantons ambassadeur illustre,
Dans l'art de rétablir ou préserver la paix,
L'émule du Français,
A, trois fois, des Cantons fait accroître le lustre.

Le prenant sur un plus haut ton,
D'une humeur plus fière et plus brusque,
L'homme qui jamais ne s'embusque,
C'est Ganihégaton :
Dans son discours jamais il ne feint ni le flatte ;
C'est lui qui ne craint pas de dire, à Montréal,
À notre général,

Je préfère à Québec et Boston et Manhatte.

Entre ces guerriers, quel est donc
Ce chef à la mâle figure,
À la haute et noble stature ?
Ah ! c’est Kondiaronk ;
Ce guerrier valeureux, ce rusé politique,
Ou, pour dire le mot, ce grand homme d’État,
Cet illustre Wendat,
Presque digne du chant de la muse héroïque.

De quel esprit, est-il doué,
Quand, deux fois, par sa politique,
Et par son adroite rubrique
L’Iroquois est joué ?
Quand, pour le mot plaisant, la fine repartie,
Laissant loin en arrière et Voiture et Balzac[6],
Le seul de Frontenac
Peut avec lui lutter à pareille partie ?

Qui prit Michillimakinac,
Fit tomber Corlar[7] dans le piège,
Mit devant le Détroit le siège ?
C’est le grand Pontiac ;
Ce chef parmi les chefs, ce nouvel Alexandre,
Qui, des mains d’un rival recevant sa boisson,
Dédaignant le soupçon,
Contre l’avis des siens, aussitôt l’ose prendre[8].

---

[6] Écrivains dont les ouvrages sont remplis de saillies d’esprit et de pointes, les unes bonnes, les autres mauvaises.

[7] C’est le nom donné par les sauvages aux Anglais, ou plutôt aux habitants des ci-devant colonies anglaises de l’Amérique.

[8] Alexandre buvant la potion du médecin Philippe, dit un auteur moderne, fait l’admiration du monde; voici un Alexandre

sauvage. Le guerrier Pontiac était brouillé avec les Anglais en 1762 : le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques guerriers qui entouraient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur; ils voulaient qu'on rejetât un présent si suspect, ne doutant pas que l'eau-de-vie ne fût empoisonnée. « Non », leur dit Pontiac, « l'homme qui est sûr de mon estime, et à qui j'ai rendu de si grands services, ne peut songer à m'ôter le jour. » Et il avala la boisson d'un air aussi assuré qu'aurait pu le faire le plus intrépide héros de l'Antiquité.

Mais Pontiac, homme d'État,
Autant que guerrier magnanime,
Dans le grand dessein qui l'anime,
Veut être potentat.
Il le fût devenu, si sagement faciles,
Yendats, Miamis, Outaouais, Cristineaux,
Sous les mêmes drapeaux,
Eussent pu se montrer à ses ordres dociles.

Par nul orateur éclipsé,
Égal au plus grand dans la guerre,
Du plus transcendant caractère,
Se montre Técumsé :
« Lui ! non, le soleil seul se peut dire mon père »,
Dit-il, en rejetant le fauteuil d'Harrison ;
Et sur le vert gazon,
Ils s'assied, se disant sur le sein de sa mère[9].

[9] Au conseil tenu à Vincennes, en 1811, Técumsé ayant fini sa harangue, regarda autour de lui, et voyant que chacun était assis, et qu'il ne restait pas de siège, un dépit soudain se manifesta dans toute sa contenance. Aussitôt, le général Harrison ordonna qu'on lui donnât une chaise : quelqu'un lui en apporta une, et lui dit, en s'inclinant : « Guerrier, votre père, le général Harrison,

vous présente un siège.» «Mon père!», s'écria le chef avec indignation : «Le soleil est mon père, et la terre est ma mère : elle me nourrit, et je repose sur son sein» : et aussitôt, il s'assit à terre, les jambes croisées.

Si sa main cueille le laurier;
Au camp, sur le champ de bataille,
Son œil, du bravache, sans faille,
Distingue le guerrier :
Il connaît l'à-propos de l'ordre et de la marche,
L'art du commandement; c'est lui qui dit encor,
Par reproche à Proctor :
«Quand Brock disait : *Marchons,* tu dis rudement : *Marche.*»

Donnant à son courroux l'essor,
«Pour éviter une défaite,
«Il faut, dis-tu, faire retraite»,
Répond-il à Proctor :
«Comme tu l'as prévu, notre sang, sans le vôtre,
«Ne se répandra point pour défendre ces forts :
«Tous tes Anglais sont morts,
«Si leur sang ne se mêle, en combattant, au nôtre.»

Pourtant, revenu du propos
Que le dépit lui mit en tête,
Il consent à faire retraite;
Puis, combat en héros,
Et meurt, quand devant lui tout recule et tout plie.
Des tribus, par la mort de ce chef des guerriers,
Se fanent les lauriers;
Mon chalumeau se brise, et ma tâche est remplie.

Sur la mort de Wolfe et de Montcalm

Muse, ceins d'immortels lauriers
Les fronts de deux héros fameux dans notre histoire :
Gozon[1], Wolfe, honneur des guerriers,
Dans les combats se couvrirent de gloire.
Leurs beaux noms, par leur vie et leur mort illustrés,
Restent gravés dans la mémoire
Même des peuples illettrés.
Gozon est français de naissance ;
Il défend le pays commis à sa valeur :
Wolfe, breton, l'attaque avec ardeur ;
Et des deux parts égale est la vaillance.
Gozon, heureux dans les combats,
Croit qu'une fois encor, d'un nouvel adversaire
Il sera triomphant, avec moins de soldats :
Ne le croyons point téméraire ;
Un héros ne les compte pas.
Quoique d'une subite et mortelle blessure
Wolfe soit atteint, sous Moncton,
Et Townshend, la bataille dure :
Mais, quand un plomb mortel atteint aussi Gozon,
Découragés, bientôt, partout, les Français plient ;
Et leurs rivaux de s'écrier : « Ils fuient » ;
Et ces mots ambigus
De leur chef furent entendus.
Lors, soulevant sa face pâle :
« Qui sont », dit-il, « les fuyards ? – Les Français.
– « Les Français ! oh ! j'expire sans regrets »,
Répondit-il, dans l'intervalle
De la vie au décès[2].
Quand à Gozon parvint la nouvelle fatale,
« Du Ciel », dit-il, « je bénis les décrets ;
« Mes yeux au pouvoir des Anglais

«Ne verront point tomber la capitale[3].»
Pour leur roi, leur patrie, également zélés,
Ces héros citoyens, par un mot magnanime,
Dans leur trépas sublime,
Pareillement se montrent consolés.

---

[1] C'est le même que Montcalm.

[2] Pour dire : «en expirant». J'espère qu'on me passera cette tournure, si elle est nouvelle.

[3] Québec.

Le jour de l'an

Fragment des Étrennes pour le 1er janvier 1821

Le jour de l'An, chacun va voir
Personnes de sa connaissance ;
Pour exempter de ce devoir,
Il n'est ni raison ni dispense :
Au confrère, au supérieur,
Quoiqu'en disent le goût, le cœur,
Il faut faire la révérence.

Le jour de l'An, l'on fait des vœux,
Pour son ami, pour son amante ;
«Soyez content, vivez heureux,
«Éprouvez fortune constante ;
«Voyez vos souhaits accomplis,
«Et vos jours de bonheur remplis»,
Est la chanson que chacun chante.

Le jour de l'An, on s'éjouit,

On se régale, on se festoie ;
Au loin chassé chagrin s'enfuit,
Dans le plaisir souci se noie :
Au milieu de l'amusement,
Des ris, des jeux, de l'enjouement
Nul ne peut être exempt de joie.

Les souhaits

Extrait des Étrennes pour le 1er janvier 1822

J'aurais voulu faire une chansonnette,
Ou mieux, peut-être, un petit compliment,
Où, respirât la grâce, l'enjouement ;
Mais, le moyen, si l'on n'est bon poète ?

Je m'en vais donc, suivant l'antique usage,
Suivant, surtout, les pas de nos aïeux,
Borner mes soins à des souhaits, des vœux :
Peut-être, c'est le parti le plus sage.

À garçon, donc, je souhaite une femme
D'un corps gentil et d'un esprit bien fait,
Douce, agréable, aimante à son souhait,
Et qui se dise et qu'on appelle dame :

À vierge, aussi, pour époux je souhaite
Jeune homme qui puisse être son bonheur ;
Qui toujours soit gent et de belle humeur,
Et qui, surtout, comme reine la traite :

À mère, fille et gentille et charmante,

À père, fils qui soit tout son portrait;
Vertueux, sage, estimable, discret;
Et qui jamais parents ne mécontente :

À tous santé de tout malaise exempte;
Richesse à ceux que fortune éconduit;
Bonheur à ceux qu'infortune poursuit,
Et joie à ceux que tristesse tourmente.

L'Union

Étrennes pour le 1^er^ janvier 1823

Je ne sais trop comment faire,
En ce premier jour de l'An;
En voulant, à l'ordinaire,
Faire un petit compliment,
Je cours risque de déplaire.
Si je parle d'Union,
Le mot paraît équivoque;
L'on peut croire que j'invoque
Par là la dissension.
Comment donc, je le répète,
Puis-je faire, en pareil cas?
Voici, je crois, la recette
Pour me tirer d'embarras.
S'il faut être unionnaire,
Qu'on le soit avec raison.
On peut aimer l'Union
Entre le fils et le père,
Entre la fille et la mère,
Le cousin et le cousin,

La cousine et la cousine,
La voisine et la voisine,
Le voisin et le voisin ;
Entre gens de même race,
De même religion,
Et de même région ;
Entre la force et la grâce,
Entre l'épouse et l'époux ;
Entre le peuple et le prince,
Et l'empire et la province ;
Jusque-là le mot est doux,
Et la chose est salutaire.
Mais fi de cette Union,
Ou manie unionaire
De joindre sans liaison
Maladie atrabilaire
De certaine faction,
Qui, sans honte et sans scrupule,
Rend la majorité nulle,
Met la population
En butte à l'oppression,
Et par suite à la misère ;
Fait une distinction
Entre le frère et le frère ;
Foule aux pieds l'opinion,
Et la constitution,
Et d'une main téméraire,
Pour refaire à sa façon,
Projette de tout défaire ;
Menace de tout changer,
Jusqu'à la langue et l'oreille,
Et le boire et le manger,
Et le dormir et la veille ;
Même jusqu'à la façon
Du verre et de la bouteille…

Impromptu du porteur

Et peut-être, que sait-on ?
L’usage antique et fort bon
De faire, par amusette,
Au porteur de la Gazette,
En ce jour, un petit don.

La perspective

Étrennes pour le 1er janvier 1824

Dans ce nouvel an qui commence,
Si je m’en fie à l’apparence,
La somme du bien s’accroîtra :
D’une démarche téméraire,
Nommée Union par contraire,
Le souvenir s’affaiblira ;
Grâces à nos soins, tout ira
Selon la mode coutumière,
Et chacun s’en applaudira :
Plus d’un grand chemin s’ouvrira
À travers la forêt première ;
Maint haut coteau s’aplanira ;
Maint creux ravin se comblera ;
Sur plus d’une large rivière
Plus d’un beau pont se construira ;
D’une moisson plus qu’ordinaire
Maint champ nouveau se couvrira :

Par honnête et prudent négoce
Plus d'un marchand s'enrichira ;
Plus d'un coffre-fort s'emplira ;
L'on verra maint nouveau carrosse
Qui la poudre soulèvera ;
Maint débiteur s'acquittera :
Par heureuse et sage industrie,
Ou par l'effort de son génie,
Maint roturier s'ennoblira :
Par médecine ou chirurgie,
Plus d'un malade guérira :
Plus d'un livre s'imprimera ;
Et, par une étude suivie,
Plus d'un ignorant s'instruira ;
Dans plus d'une lourde caboche
Le sens commun s'introduira ;
Plus d'un fou sage deviendra :
Et, si nous regardons plus proche,
Notre cité s'embellira ;
Maint grand palais s'y bâtira,
Où régnera l'art qui décore ;
Maint autre se réparera ;
Un beau temple s'achèvera ;
Plus beau, du moins, plus grand encore,
Un autre se commencera :
Joignant le couchant à l'aurore,
Un beau canal se finira :
Plus d'un tendre amant s'unira
Avec l'objet de sa tendresse ;
Plus d'une amante éprouvera
D'Hymen la joie enchanteresse ;
Maint futur citoyen naîtra :
Sous plus d'un autre point de vue,
Tout, ici, s'améliorera :
Mais, quoique si je m'évertue,
Je puisse encor rimer en *ra*,

Sur le bien moral et physique,
Ainsi que sur la politique,
Même sur quoi que l'on voudra,
Je rengaine ma rhétorique,
Et finis par *et cetera*.

Les nouveaux souhaits

Étrennes pour le 1er janvier 1825

Nous avons revu l'aurore
De ces jours des bons souhaits :
Ceux qu'en ce beau jour je fais,
Puissè-je les faire encore,
À vous mêmes sains et frais,
Du noir chagrin qui dévore,
Et des maux que vit éclore
Le genre humain, autrefois,
De la boîte de Pandore,
Exempts par tous les endroits,
Bons enfants de mille mois,
Puissè-je les faire encore,
Pour la cinquantième fois
Bien plus sincères qu'adroits,
Ces souhaits, que j'entremêle,
Ceux-ci positivement,
Ceux-là négativement,
Vont pleuvoir comme la grêle,
En désordre et pêle-mêle.

À tous, bon jour et bon an,
Est mon premier compliment :
Peut-être court, mais honnête,
Si bel et bien on le prend,
Ainsi que je m’en fais fête.
Joie et plein contentement :
Gaieté fut toujours de mise.
Prendre le temps comme il vient,
De son lot se trouver bien,
Est la meilleure devise.
Mais comme on peut être mieux
Qu’on ne l’est, ou ne croit l’être,
Et qu’on aspire peut-être
Au retour du siècle heureux,
De félicité parfaite,
Qui se nomma l’âge d’or,
Qu’il plaise que je souhaite.
Généralement d’abord,
Aux bons la persévérance,
Aux méchants le repentir ;
Aux malheureux l’espérance,
Aux heureux le souvenir
Que tout à la décadence
Tend sans cesse à parvenir,
Et s’en approche sans cesse.

Mais particularisons,
Et, libéraux, souhaitons,
Aux époux joie et tendresse ;
Aux parents, enfants soumis ;
Aux enfants, parents amis,
À propos bons ou sévères ;
Aux voisins, accord de frères ;

Au laboureur travaillant
Point de fléau qui l'accable ;
À l'industrieux marchand
Point de perte irréparable ;
Au débiteur sans argent,
De créancier intraitable ;
Au créancier indulgent,
De débiteur insolvable ;
Point de malade incurable
Au médecin clairvoyant ;
Au procureur diligent
Point de cause inextricable ;
Au plaideur juge équitable ;
Au juge peu de procès ;
Au bon vivant vin à boire,
Mais jamais avec excès ;
Au savant honneur et gloire,
Au poète heureux succès.

De la morale pratique,
(Si moraliste j'étais),
Passant à la politique,
Je puis souhaiter, je crois,
Sans qu'on demande pourquoi,
Ou qu'à bon droit l'on réplique,
Au démocrate ferré
Un peu plus de complaisance ;
À l'aristocrate outré
Un peu moins de suffisance ;
Comme à chaque administré
La mine un peu moins revêche,
La langue un peu moins grièche,
À chaque administrateur
Moins de morgue et de hauteur ;
Fermeté jointe à prudence,
Sagacité, prévoyance

À chaque législateur ;
Par-dessus tout, indulgence

À mon lecteur

L'hiver du Canada
Étrennes pour le 1er janvier 1826

Ce n'est pas petite affaire
Que parler d'un ton plaisant,
De chose trop ordinaire,
Et si souvent revenant.
Que n'ai-je, dans ce moment,
De Gresset ou Deshoulière,
Et l'esprit et l'agrément ;
Que n'ai-je de Saint-Aulaire
Et le goût et le talent ;
Ou de l'abbé Lattaignant[1]
L'art et la grâce légère,
Pour amuser et pour plaire,
En faisant le compliment
Dû pour cet anniversaire
De la naissance de l'an !
Le cas est embarrassant :
Se répéter ne va guère,
Non plus qu'être plagiaire :
L'un ou l'autre, néanmoins,
Est-il mieux, ou vaut-il moins
Que ne rien dire, ou se taire ?
Encor, si nous étions nés
Dans ces pays fortunés
Sous ce climat salutaire

Du Paraguay, du Pérou,
Du Chili, du Brésil, où,
Ce jour est le temps des roses,
Des bons fruits, des belles choses ;
Où, sans peine et sans effort,
L'esprit humain prend l'essor,
Et, sans rester en arrière,
Des favoris d'Apollon
Peut parcourir la carrière :
D'un sonnet, d'une chanson,
Ou d'une description,
Toujours il a la matière
À sa disposition :
C'est le mont, c'est la rivière,
La fontaine, le vallon,
Le bocage, le gazon,
La colline, la prairie,
Le gazouillis de l'oiseau,
Le champ, la rive fleurie,
Le murmure d'un ruisseau ;
Mais aux plages canadiennes,
Le temps, le jour des étrennes,
De l'aubaine, du cadeau,
Arrive, quand la nature,
Triste, morne, sans parure,
Sans grâces et sans appâts,
N'offre plus, sous la froidure,
Que des glaces, des frimas,
De la neige et du verglas,
Et, souvent, sur notre tête,
Sans respect pour cette fête,
Lance et pousse, avec fracas,
Et le vent et la tempête.
Delille a pourtant chanté
L'hiver ainsi que l'été,
Et ne l'a pas fait sans grâce ;

C’est, dit-il, durant l’hiver,
Que des pieds armés de fer,
Courant, tournant, sur la glace,
De leurs jeux laissent la trace :
C’est dans la même saison,
Que la leste carriole,
Sur la neige, court et vole,
Après le fier étalon :
C’est alors qu’en assemblée
Où la toilette étalée
Est pour les yeux un régal,
On voit les belles au bal :
C’est alors, sur le théâtre,
Qu’une jeunesse folâtre,
Offrant passions et mœurs,
Fait rire tout l’auditoire,
Ou met les belles en pleurs.
Pour ajouter à la gloire
De l’hiver et des frimas,
Disons qu’ils ferment la porte
Aux maux qu’on ressent là-bas,
Et que la chaleur apporte ;
Aux maringuoins, aux serpents,
Aux mouches de toute sorte,
Aux tonnerres éclatants,
À la gangrène, à la peste,
Au dur *cholera morbus,*
Au noir *typhus,* et le reste...
Mais de peur qu’on ne proteste,
Ou qu’on ne traite d’abus
La longueur de ma bluette,
Dégénérant en phébus,
Tais-toi, muse, sois muette.

---

[1] Auteurs estimés de poésies légères et de pièces fugitives.

Épitaphe de l'an 1826

Étrennes pour le 1er janvier 1827

Mourut hier, qui, dans le cours
De trois cent soixante et cinq jours,
(Que ceci soit son épitaphe),
Fut témoin par tout l'univers,
Sans bouger ni changer de place,
De mille évènements divers.
Il a vu d'abord, en Asie,
Les féroces Birmans défaits
Forcés de demander la paix ;
De leurs armes, en Géorgie,
Perse et Russe, avec énergie,
Faire entendre le cliquetis,
Et se mesurer en bataille ;
En Afrique, les Achantis,
Peuple noir, peut-être canaille,
Épouvantés par la mitraille,
S'enfuir pêle-mêle, éperdus ;
Constantinople en proie aux flammes,
Se venger sur hommes et femmes,
Empalés, noyés ou pendus ;
En Grèce, horrible boucherie,
Mères, filles, enfants vendus,
À des tyrans de Barbarie ;
Ailleurs, indigne tricherie
Envers ce peuple succombant
Sous le joug affreux qui l'oppresse ;
En Angleterre, la détresse
De l'ouvrier et du marchand,

Et la rareté de l'argent ;
En Espagne, la tyrannie
Jointe à la dégradation ;
La révolte en Lusitanie
Contre la constitution ;
En France, la monomanie,
Et la disette de tonneaux
Pour contenir les vins nouveaux,
Au grand plaisir de dame-jeanne ;
Partout, un chevalier errant,
Que les journaux nomment Cochrane,
Se promenant, allant, venant,
Perdant toujours la tramontane,
Et gagnant ainsi force argent,
Payé d'avance et sans réplique :
Si nous passons en Amérique,
Il a vu maint nouvel État
Reconnu par maint potentat
Haute et puissante république ;
Près de nous, deux ex-présidents,
Comblés d'honneurs et chargés d'ans,
Le même jour, à la même heure,
Des vivants quitter la demeure ;
Un peu plus loin, un général,
En donnant, par un puissant leurre,
De la révolte le signal,
À tous les maux ouvrir la porte :
Quelqu'un va dire, que m'importe
Ce qu'il a vu par-ci, par là ?
Qu'a-t-il vu dans le Canada ?
Sans vous parler de la déroute
De plus d'un champion mis à bas,
Par un autre plus fort, sans doute,
Il a vu mainte banqueroute
À laquelle on ne songeait pas,
En dépit de certains présages ;

Il a vu, dans certain endroit,
Force gens donner leurs suffrages
Sans savoir à qui, ni pourquoi,
Et pourtant se croire fort sages;
Il a vu... Mais où me conduit
Le fol amour de ne rien taire?
De crainte d'amener l'ennui,
Prudemment faisons notre affaire
Du proverbe : *Trop parler nuit.*

La *Gazette*

Étrennes du *Spectateur canadien,* 1er janvier 1829

Le porteur de la *Gazette*
Me demande une chanson
Pour ce joyeux jour de fête,
Et voudrait qu'elle fût faite
D'une nouvelle façon.

On a chanté la bouteille,
La table et le dieu du vin :
Laissez Bacchus sous sa treille;
Lecteurs, prêtez une oreille
Attentive à mon refrain.

Sur le foin et sur la paille,
Sur le fromage et le lait,
Un vieux chansonnier rimaille,
Et trouve, vaille que vaille,
À dire sur tout sujet.

Pourquoi pas sur la *Gazette,*
Le premier, si je m'en crois,
Lecteurs, pour votre amusette,
Ne ferais-je une bluette ?
Chacun n'a-t-il pas son choix ?

De cent et de mille affaires
La *Gazette* peut, sans tort,
Parler ; choses étrangères,
Domestiques, passagères,
Sont toutes de son ressort.

La *Gazette,* champ fertile,
Grenier, magasin de choix,
Offre, sous la main habile,
Et l'agréable et l'utile ;
Instruit, amuse, à la fois.

Veut-on connaître le monde,
Ce qui s'y trouve ou s'y fait ?
La *Gazette,* en faits féconde,
En réflexions profonde,
Met le moyen à souhait.

Remarquez la différence
Entre Baptiste et Toinon :
Chez l'un, mainte connaissance ;
Chez l'autre, crasse ignorance :
Le premier lit, l'autre, non.

Dans cette saison de glace,
C'est surtout au coin du feu,
Que la *Gazette,* avec grâce,
Chez l'homme sage tient place
De vin, d'amour et de jeu.

La *Gazette* a l'avantage
De venir à jour marqué :
Que j'aime à voir le village
S'irriter, faire tapage,
Si la *Gazette* a manqué.

De rendre l'âme contente
Elle connaît le secret,
Quand sa parure est décente,
Et sa tournure élégante,
Son ton modeste et discret.

Mais la *Gazette* est légère,
Souvent, dans ce qu'elle dit ;
Elle est, parfois, mensongère,
Et, toujours, elle exagère,
Quand il s'agit de parti.

La chose était bonne à dire
Chez nos aïeux les Gaulois ;
Sous le royaume de l'empire,
Ou chez le peuple en délire ;
Mais nous suivons d'autres lois.

Du moins, notre spectatrice,
Tenant un juste milieu,
Est, pour lui rendre justice,
Exempte du double vice
Et du trop et du trop peu.

Évitant de faire schisme
Dans la population,
L'aveugle patriotisme
S'y convertit en civisme
Éclairé par la raison.

Puisse son humeur égale,
Son esprit indépendant,
Sa diction libérale,
Et sa marche impartiale,
Plaire à tous également.

Le beau sexe

Foin des hommes plus que barbares,
Des plus que sauvages tribus,
Qui, de pensers sots et bizarres,
De fausses notions imbus,
Prétendant que Dieu priva d'âmes
Des humains la belle moitié,
En esclaves traitent leurs femmes,
Et leur refusent la pitié.

Plus le beau sexe est vulnérable,
Plus il doit être ménagé :
Honni soit l'homme misérable
Par lequel il est outragé,
Ou d'actions, ou de paroles :
Honni soit ces croches esprits,
Qui, faisant les malins, les drôles,
Le lardonnent dans leurs écrits.

Honni soit le docteur qui prêche
La controverse en son traité,
Et qui, d'un ton dur et revêche,
Déclame contre la beauté :
S'il respecte ses Suédoises,
Quelle déraison, quel écart,
De lancer sur nos Canadoises

Et son lardon et son brocart !

Par des remarques puériles,
Quand il fit la comparaison
Entre les belles de nos villes,
Avait-il perdu la raison ?
Oui, lorsque voyant des Françaises,
Par l'air et le ton, dans Québec,
Quoiqu'il connût les Écossaises,
Il nous dit tout net et tout sec :

« À Mont-réal, des sauvagesses
« J'ai vu la froideur, la fierté. »
Pauvre Kalm[1], quoi ! tu professes
De dire ici la vérité !
Tu ne crains pas, si tu persistes
À soutenir ton avancée
Sur nos belles Mont-réalistes
Qu'à droit l'on te dise insensé ?

Quand, dans ton jargon tu t'empêtres,
En doit-on être bien surpris ?
Tu vis nos belles aux fenêtres,
Et peut-être eus-tu leur mépris !
Pour les voir, approche-toi d'elles,
Ou, du moins, frotte-toi les yeux ;
Tes portraits seront plus fidèles.
Et tu nous en parleras mieux.

Faut-il donc appeler frivoles
Celles qui, voulant amuser,

[1] C'est le nom du docteur, ou professeur suédois en question, lequel vint dans ce pays, quelques années avant la conquête, et publia ensuite des observations sur les dames et les demoiselles de Québec et de Montréal, etc.

Par le discours, dans leurs paroles,
Nous montrent l'art de bien jaser ?
Par leurs noms qu'on nomme les choses,
Si l'on ne veut pas bredouiller ;
Tenons, tenons nos bouches closes
Plutôt que de les embrouiller.

Qu'eût-il dit de nos campagnardes,
Toujours, mais entr'elles, s'entend,
Dans leur printemps, presque gaillardes,
D'un esprit folâtre et riant ;
Dédaignant l'art de savoir feindre,
À l'attrayante hilarité,
Toujours, à propos sachant joindre
Le don de la naïveté ?

Peut-on appeler haute, altière,
La sage et prudente beauté,
Qui, par le ton et la manière,
Repousse la témérité ?
Le beau sexe serait à plaindre,
Devrait exciter la pitié,
S'il n'avait pas appris à craindre
Le jeu d'une feinte amitié.

Si quelque réflexion juste
Sortit du cerveau dérangé
De l'auteur qui me tarabuste,
Tout a, lors, pour le mieux changé
Qui, chez nos belles Québécoises
Trouve de la légèreté ?
À Mont-réal, des Iroquoises
Qui voit, aujourd'hui, la fierté ?

Mais laissant là son verbiage ;
La femme rend l'homme poli,

Et modeste dans son langage ;
Tout auprès d'elle est embelli :
Elle amène la retenue
Au salon, à table, au concert ;
La femme est partout bienvenue ;
Tout, sans elle, paraît désert.

Ô trop bizarre Asiatique,
Tu ne sais pas combien tu perds,
Quand de ta force despotique
Exerçant le pouvoir pervers,
Tu tiens ta femme comme en cage,
Et la gardes sous les verroux,
Pour ne laisser voir son visage
Qu'à tes yeux sottement jaloux.

Oui, ces hommes sont sots et bêtes
Dans leur fantaisie et leur goût,
Qui de leurs repas, de leurs fêtes,
Du spectacle, enfin, de partout,
Éloignent leurs femmes, leurs filles,
Et contre le droit, la raison,
Font de leurs maisons des bastilles,
De chaque chambre une prison.

J'approuverais presque le quouacre,
Quoi qu'il semble de sa façon ;
Une belle, diacre ou sous-diacre,
Me débitant un beau sermon,
Pourrait me toucher plus, peut-être,
Même en parlant sans passion,
Que le ministre, que le prêtre,
Prêchant même avec onction.

Mais, conformons-nous à l'usage,
À ce que l'Église défend ;

C’est bien le parti le plus sage :
Le sexe, disons-le, pourtant,
À l’église, prêche d’exemple ;
Oui, le sexe dévotieux
De Dieu sait embellir le temple,
Et rendre l’homme plus pieux.

Malheureux l’homme solitaire !
Fi du ménage de garçon !
Sans compagne peut-on se plaire,
Se trouver bien, à la maison
Où règnent l’ennui, le silence ?
Non, sans l’utile activité
D’une épouse, sans sa présence,
Tout languit dans l’aridité.

De voir la toilette étalée
Des belles figurant au bal,
Au théâtre, en une assemblée,
Pour l’œil clairvoyant quel régal
Pourtant, j’aime mieux la nature
Que l’artificieux travail,
Et je préfère la figure
Au plus éclatant attirail.

« On ne peut être toujours belle ;
« Souvent, on ne le fut jamais. »
Sois donc, alors, spirituelle
Et gaie, ô femme, et tu nous plais,
Ne sois pas par trop raisonnable,
Et par trop ne dispute pas ;
Mais sois douce, polie, affable ;
On te trouvera des appâts.

Le travail sait rendre estimable ;
Toujours il est récompensé ;

Et, souvent, un corps critiquable
Par autre chose est compensé :
Plus d'une est aimable, attrayante,
Par le savoir, ou par l'esprit ;
Plus d'une plaît, quand elle chante ;
Plus d'une autre, quand elle écrit.

Vous ne fûtes point toutes belles,
Vous dont le lecteur est épris ;
Mais vous paraissez toutes telles,
Lorsqu'on vous voit en vos écrits,
Vassé, Courtenay, Deshoulière,
Tencin, Beauharnais, Villedieu ;
Toi, moraliste romancière,
Genlis ; de la Tour, Montolieu ;

Toi, féconde auteur d'Artamène,
Scudéry ; Cottin, Montpensier ;
Toi, spirituelle Italienne,
Riccoboni ; Flahoult, Dacier ;
Et toi, trop célèbre marquise
Du Châtelet ; Rolland, Chaumont ;
Et toi qu'admire la Tamise,
Burney ; de Staël, de Beaumont ;

Sévigné, dont la renommée
A brillé du plus vif éclat.
D'auteurs féminins quelle armée !
Amis, redoutons le combat :
Loin de provoquer leur prouesse,
Tombons plutôt à leurs genoux ;
Par le tact, le goût, la finesse,
Les femmes l'emportent sur nous.

Et dans la véritable guerre
Et de l'épée et du canon,

Plusieurs ne nous en cèdent guère,
Se sont fait un illustre nom :
Au nombre des belles guerrières
Sont la patriote Drucourt,
Nos courageuses de Verchères,
Et notre admirable La Tour.

Les rimes en ec
ou Les questions à résoudre

Au moyen de quatre vers ajoutés à chaque strophe,
pour faire une chanson sur l'air de *La Pipe de tabac*.

Tu dis que quiconque rimaille
Ne peut, sans *varech, hareng-pec,*
Vingt fois, même vaille que vaille,
Au bout du vers mettre *Québec :*
De ton caquet veuille rabattre ;
Malgré ton sans ou ton avec,
Je puis bien l'y mettre vingt-quatre,
Sans parler du traité d'Utrecht[1].

[1] Sans employer un nom propre de ville, de rivière, etc.

Peut-on dire sans verbiage
D'où nous vient le nom de *Québec ?*
Qu'on le tire d'un mot sauvage :
Moi, je n'y vois rien que *quel bec ?*

Qui mérite mieux notre hommage,
Est digne d'un plus grand respect ?
Qui doit-on priser davantage,

De Montréal, ou de Québec ?

D'où voit-on le mieux la campagne,
Jouit-on du plus bel aspect ?
De la plaine, ou de la montagne,
De Montréal, ou de Québec ?

Où connaît-on mieux la nature ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'on imite mieux, en peinture,
Raphaël, Le Poussin, Van Beck[2] ?

En musique, où fait-on merveille ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'on sait mieux chatouiller l'oreille,
En faisant sonner le rebec ?

Où respecte-t-on plus la langue ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'on débite mieux la harangue,
Qu'on parle mieux latin et grec ?

Où fait-on plus ou moins tapage ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que dans le geste et le langage
L'on est moins courtois et plus sec ?

Où fait-on mieux la causerie ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que l'on entend mieux raillerie,
Qu'on donne mieux le coup de bec ?

Où fait-on mieux le commentaire ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'on sait mieux se tirer d'affaire,
Et mieux se défendre du bec ?

[2] Peintres célèbres.

Où sait-on mieux prêter et rendre ?
Est-ce à Montréal, ou Québec,
Pour attaquer, pour se défendre,
Que le parleur a meilleur bec ?

Où s'entend-on mieux à la ruse ?
Est-ce à Montréal, ou Québec,
Qu'on sait mieux à qui l'on abuse
Passer la plume par le bec ?

Est-ce ici-haut, là-bas qu'on prime ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que mieux, au jeu quand on s'escrime,
L'on fait capot, l'on donne échec ?

Où fait-on la plus grande chère ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'après le repas ordinaire,
On goûte mieux le martin-sec ?

Où fait-on plus souvent ripaille ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'au dessert, après la gogaille,
On goûte mieux le romestec ?

Où se montre-t-on plus sévère ?
Est-ce à Montréal, ou Québec,
Que mieux, plus clairement, un père,
À son fils sait faire le bec ?

Où sait-on mieux la politesse ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'abjurant froideur et rudesse,

On fait mieux le salamalec ?

Où suit-on le meilleur usage ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que rehaussé d'un beau plumage,
On porte mieux le caudebec ?

Où mieux se sert-on de l'étrille ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que plus se pavane et gaspille
Ou la pimbêche, ou le blanc-bec ?

Où voit-on la meilleure allure ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'on se connaît mieux en parure,
Que l'on fait mieux le petit bec ?

Où sait-on mieux tromper son monde ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Qu'on sait mieux jouer brune ou blonde,
Et dans l'eau lui tenir le bec ?

Où règne le plus d'ignorance ?
Est-ce à Montréal, ou Québec,
À qui parle avec arrogance
Qu'on montre mieux son jaune-bec ?

Où gît le vide le plus ample ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que le plus souvent on contemple
La femme qui n'a que le bec ?

Où gît l'humeur la plus galante ?
Est-ce à Montréal, ou Québec,
Qu'on a la langue plus fringante,
Qu'on sait mieux causer bec à bec ?

Où plus gentille est la fillette ?
Est-ce à Montréal, à Québec,
Que la blonde, que la brunette,
Refuse mieux le tour de bec ?

Je puis encor, si je me fâche,
Au bout du vers mettre Québec ;
Mais j'ai rempli, je crois, ma tâche,
Et je veux être circonspect :

Que si quelqu'un osait se plaindre
Que l'ouvrage n'est pas complet,
Je lui conseillerais de joindre
Quatre vers à chaque couplet.

Le temps

S'il est un être irrésistible,
Dans ce qu'il fait, indépendant,
Impartial, indifférent,
À la prière inaccessible,
Contempteur d'un flatteur encens,
Sourd aux accents les plus touchants,
À tout, en un mot, insensible,
Cet être, certes, c'est le Temps.
Le Temps flétrit la fleur brillante,
Fane l'herbe au milieu du champ,
Gâte le fruit appétissant,
Sèche la plante nourrissante,
Pourrit l'arbre, ronge le fer,
Use l'argent, brise la pierre,
Fait d'une ville un cimetière,

Une solitude, un désert ;
Change le printemps en automne,
En vieillards les vermeils enfants.
Non, le Temps n'épargne personne,
Ne respecte petits ni grands,
Moissonne les lâches, les braves ;
Ne ménage pas plus les rois
Que les derniers de leurs esclaves.
Rien ne peut soustraire à ses lois :
Il ne sait point, par complaisance,
Ou par respect pour la grandeur,
La beauté, l'esprit, la naissance,
Agir avec moins de rigueur ;
Le teint frais, la taille élégante
Ne peuvent jamais, par malheur
Ralentir sa marche constante.
Alors qu'on fait réflexion
Qu'il n'est point de distinction,
Point d'acception de personne,
Le roi fait pitié sur son trône,
Le grand sous ses riches lambris ;
La belle paraît moins aimable,
(C'est à regret que je l'écris),
La laide, moins désagréable,
Le vieillard, moins caduc ou gris ;
Le pauvre semble moins à plaindre,
Par cela qu'il a moins à craindre,
Et moins à perdre au changement,
Et même au dépérissement ;
Le riche, moins digne d'envie.
L'unique espoir est l'autre vie,
Où, dans un éternel printemps,
Le corps tout brillant de jeunesse,
Et l'âme pleine d'allégresse,
Ne redouteront plus le Temps.

Épitaphe du Canadien

Ci-gît qui fut un mortel admirable,
Qui posséda mille talents divers ;
Mais qui, frappé d'un funeste revers,
A fait, naguère, une fin déplorable.
Venu, je crois, du pays des Brut-iens,
Ne jugeant pas comme jugent les autres,
Ne parlant pas comme parlent les nôtres,
Il différa de tous les Canadiens,
Par son savoir et par sa sapience :
Le beau dessein qu'il avait entrepris,
De dire tout sans avoir rien appris,
Donnait de lui la plus grande espérance.
S'il n'eût été moissonné par la mort,
Il aurait fait, un jour, un grand tapage ;
Des Canadiens ignorant le langage,
Il s'en fit un plus sublime et plus fort,
(Il est plus beau d'inventer que d'apprendre),
Noble jargon, admirable patois,
Fort ressemblant à notre ancien gaulois,
Qu'on entend bien, mais qu'on ne peut comprendre
N'ayant le sens ni le goût qu'a chacun
Par une sage et savante méthode,
Il sut former l'un et l'autre à sa mode,
Et son bon sens choqua le sens commun.
Muni d'un ton, d'un goût et d'une langue
Tout différents de ceux que nous avions
Il nous fit voir que nous déraisonnions,
Par maint discours et par mainte harangue.
Il nous montra que nous n'y voyions rien ;
Qu'il faut louer ce qu'on croyait blâmable,
Et condamner ce qu'on croyait louable,

Mettant le mal à la place du bien.
Il promettait déjà monts et merveilles :
Hélas ! sitôt devait-il donc périr !
Oui, ses efforts, ses travaux et ses veilles,
Avant le temps, l'ont forcé de mourir ;
Car sous les coups de la mort tout succombe.
Sur son destin, passant, verse des pleurs :
Si tu ne veux y répandre des fleurs,
Jette du moins des chardons sur sa tombe.
Nota bene : j'en pourrais dire plus,
Mais je ne veux épuiser la matière ;
Libre à chacun de fournir la carrière,
Et d'exalter mieux que moi ses vertus.

1817

Vers

À un correspondant du Herald,
qui trouvait mauvais que les Canadiens
ne voulussent pas changer de langue.

Tu perds l'esprit, ou plutôt la raison,
Ou je n'ai rien compris à ta harangue :
Y penses-tu, mon compère Simon [1],
De comparer le cœur avec la langue ?
On baille un cœur, mais une langue, non :
Je ne crois pas même que l'on en change
Comme d'habit, ou bien d'affection ;
Et ta leçon me semble assez étrange,
Et puis donnée assez mal à propos ;
Me souvenant qu'en dépit d'un héros,
(Je veux parler de ce bon roi Guillaume [2]),
Maître absolu dans son nouveau royaume,

Tous les Anglais parlent encore anglais :
(J'entends ici les Anglais d'Angleterre).
Moi, sans craindre le procès,
Je veux parler le français,
Langue de mes père et mère ;
Et la raison à le faire
Me porte par maint endroit :
Mais, surtout, je veux comprendre
Ces grands mots : Dieu et mon droit,
Que tout Anglais doit entendre,
Et que plus d'un n'entend pas.
Que si quelqu'un s'en offense,
Je réponds, sans embarras :
Honni soit qui mal y pense.

[1] Simon était la signature fictive du correspondant.

[2] Guillaume le Conquérant, duc de Normandie voulut, comme on sait, faire adopter de force aux Anglais, non seulement les lois, mais encore la langue de son pays natal.

1823

La loterie

Traduction libre

Fortune, aux temps appelés primerains,
Aveuglément et d'étrange manière,
Distribuait ses faveurs aux humains :
J'entends ses dons de la dure matière
Appelée or. On vit chez les Romains,
Chez les Romains sauvés par son courage,
Un grand guerrier[1] mendiant, repoussé :

Mais le mérite est mieux récompensé,
Depuis ; sinon, ce serait grand dommage.
Non pas que l'homme ait pour le mieux changé,
Mais la déesse est bien plus secourable.
Qu'un vieux soldat, du poids des ans chargé,
Soit éconduit comme infirme, incapable,
Par le pays qu'a servi sa valeur ;
Fortune est là pour parer au malheur,
Pour repousser pauvreté qui s'avance.
Ici, Bennett est le dispensateur
Des doux bienfaits de sa munificence.
Accourez donc, guerrier, agriculteur,
Négociant, pour puiser à la source,
Perpétuer ou commencer votre heur ;
À tous Plutus ouvre sa large bourse.

---

[1] Bélisaire. Plusieurs critiques ont révoqué en doute l'anecdote de ce grand capitaine, disgracié, aveuglé, et mendiant dans les rues de Constantinople.

Énigmes

Nous sommes le frère et la sœur :
Nous naquîmes tous deux aux premiers jours du monde.
L'un régnait dans le ciel, et l'autre errait sur l'onde,
Dit quelqu'un qui n'est pas menteur.
Nous nous trouvons en maint auteur :
L'un de nous se débrouille, et l'autre s'éclaircit :
Nous en avons déjà trop dit
À quiconque entend le grimoire

*

Je suis l'ami des paresseux :
Il est un peu parlé de moi dans la grammaire :
Tantôt, je marche seul, tantôt, avec un frère.
Quand on est plusieurs on vaut mieux ;
On est moins fort, dit-on, quand on est solitaire :
Avec nous, c'est tout le contraire ;
Nous valons toujours moins lorsque nous sommes deux.

Épithalame

Qu'on s'éjouisse, et que chacun s'empresse
De souhaiter à ces nouveaux époux
Bonheur durable et constante allégresse :
Le joug d'Hymen peut-il n'être pas doux,
Lorsque Beauté s'unit avec Sagesse ?

Épigrammes

Contre un ennuyeux journaliste

On m'a parlé d'un charmant prosateur,
Critique fin : dites-moi donc, de grâce,
Où je pourrai rencontrer cet auteur :
Son nom, je pense, est *G. Glaude-Garasse.*
– Eh ! mon ami, lisez *Le Spectateur.*

1817

Réponse[1]

Connaissez-vous un être affreux,
Qui fait la moue et la grimace,
Et, semblable au serpent, menace
De sa langue, dard venimeux,
Qui brait, qui hurle et qui *croasse?*
C'est Jean au journal ennuyeux;
Mais partout ailleurs c'est *Garasse.*

---

[1] À cette sortie d'un correspondant du *Spectateur* contre le rédacteur et les correspondants de *L'Aurore* : « Connaissez-vous les êtres qui composent la ménagerie de *L'Aurore?* Les voici : une vieil âne qui brait; un gros chien barbet qui hurle, et deux moyens corbeaux qui croassent. »

1818

Contre un écrivailleur

Logophilon s'abonne au *Canadien,*
Pour une année, et n'en fait pas mystère;
Même le lit sans se mettre en colère.
En philosophe, ou mieux, en bon chrétien,
Logophilon déteste la satire,
Et plus encor ces écrits scandaleux,
Où, sans remords, l'on tance et l'on déchire
Des gens sensés, honnêtes, vertueux.
On est surpris, on le croit en délire.
Je connais l'homme, et j'en juge un peu mieux :
Logophilon, quoique sage, aime à rire.

1818

Contre un écrivain plagiaire

Un médecin, peut-être apothicaire,
T'accuse d'être un assassin :
Beaucoup plus juste, ou beaucoup moins malin,
Je ne te crois qu'un plagiaire.

1818

Contre un calomniateur

On a fait à Pseustes un assez gros reproche.
Pourquoi ne se défend-il point,
Et de son bon renom prend-il si peu de soin ?
Aurait-il donc le cœur aussi dur que la roche ?
Traité de médisant, de calomniateur,
Qui le fait s'obstiner à garder le silence ?
Est-ce la honte, est-ce la peur ;
Est-ce la repentance ?
C'est tout cela, sans doute, ou le proverbe ment :
Au brocard, à la remontrance,
Qui ne répond, consent.

1819

Contre une pie-grièche

« Plante-moi là cette gazette,
« Qui n'est bonne qu'à m'ennuyer,
« Et qu'il te faut pourtant payer »,
Disait à son mari, Lucette,
Dont, assez souvent, le courroux
Se décharge comme la pluie.
J'ignore ce que dit l'époux :
Quant à moi, j'eusse dit : « Tout doux !
« Si la *Gazette* vous ennuie,
« Pourquoi, diable, la lisez-vous ? »

Épitaphe générale

Ils sont morts, nous mourrons de même ;
C'est l'arrêt de l'Être suprême :
Mais ils ont espéré là-haut de vivre encor :
Espérons-le comme eux, et méprisons la mort.

Bons mots

Le défunt qui comparaît

Peracte est mort, et même ab intestat,
Et sans pouvoir parachever un pacte,
À son voisin confirmer un achat :
Maître Guillot avise qu'on contracte
Avec un mort, et met dans le contrat :
« Par-devant moi fut présent feu Peracte,

« Lequel, avant la fabrique de l'acte,
« A déclaré qu'à Nicaise Pitrat,
« Bien et dûment, il vendait une terre,
« *Et cetera :* lequel par nous requis
« De le signer, dit ne le pouvoir faire,
« Vu que ses doigts sont par la mort roidis. »
Par ce moyen, à l'avisant notaire
Trois beaux écus furent dûment acquis.

À chacun son arme

Un jour, le courtier Goguenard
Voit le chirurgien Panglose,
Chez lui, maniant un poignard :
« Voilà bien », lui dit-il, « la chose
« Qui vous convient, mon cher docteur ;
« Vous devriez en faire emplette. »
– « Oh ! » répond-il à l'encanteur,
« J'ai bien assez de ma lancette. »

L'époux confus

Vilinton donnant un festin,
Lise, sa femme, sur la nappe,
Par hasard répandit un plein verre de vin.
« Faut-il que je vous pince, ou bien que je vous frappe ? »
Dit le mari, plein de courroux.
– « Vous le savez ; mais je me flatte »,
Répondit-elle, d'un ton doux,

« Que la punition ne sera pas publique. »
    Comme on le peut penser, l'époux
    Resta confus et sans réplique.

La métempsycose

Un certain soir, un vieil Israélite,
Insouciant, malpropre en ses habits,
D'un sien ami recevant la visite,
Ce dernier crut lui donner bon avis,
En lui disant : « Moi, je veux que mon âme,
« Quand je mourrai, dans le corps d'un cochon
« Tenu par Juif, trouve une autre maison. »
Lors, le premier, qui comprend l'épigramme,
Sans se troubler, instamment, lui répond :
« C'est demander une impossible chose ;
« Car par les lois de la métempsycose,
« L'âme, à la mort, prend un corps différent
    De celui qu'elle avait avant. »

La leçon

Damon connaît ce que c'est qu'être honnête,
Civil : chez lui, le chapeau sur la tête,
Un important entre, un jour, sans façon,
Et gravement parle de mainte affaire,
Dont il voudrait connaître la raison.
À ses regards Damon de se soustraire,
Pour reparaître, en se couvrant le chef :

Et, lors, feignant une langue ingénue,
« J’aurais », dit-il, « cru commettre un méchef,
« À votre Honneur répondant tête nue. »
Notre important n’y fut pris derechef.

La réélection

Il faut recomposer la Chambre,
Après sa dissolution :
Pour y rentrer, un ancien membre
Brigue la réélection.
Comme suit, faisant son éloge,
Un sien ami qui le soutient,
Dit : « Amis, ce monsieur Laloge
« Est bien l’homme qui vous convient :
« De la Chambre sur l’un des sièges,
« Depuis si longtemps il maintient
« Et vos droits et vos privilèges,
« Qu’il s’est pour votre bien usé. »
Soudain, de la tourbe électrice,
Un voteur matois et rusé
Crie : « Ah ! s’il est hors de service,
« Vos éloges sont superflus ;
« Pour la Chambre législatrice
« De monsieur nous ne voulons plus. »

La prévoyance

Un jour, le digne abbé Grignon,

Qui mange bon et qui bien gruge,
Et sait boire le bourguignon,
Dînant à la table d’un juge
Bon vivant et bon compagnon,
À choisir son hôte l’invite :
« Tout est bon », dit-il. – « Point du tout »,
Repartit l’hôte ; « votre goût.
– « Eh bien, donc, du meilleur, de peur de mort subite. »

Le phénomène expliqué

Gilot se peut compter au nombre des gourmands ;
Il a, d’ailleurs, peu de talents,
De jugement et de mémoire :
Sa chevelure est noire ;
Ses favoris sont blancs :
« C’est bien là », dit maître Grégoire,
« Un phénomène tout nouveau.
– « Il travaille de la mâchoire »,
Répond Pert, « plus que du cerveau ».

Le délibéré

Un jour, fatigué des débats
De la journée ou de la veille,
Le juge sur le banc sommeille :
« Chut ! paix ! silence, ou parlez bas »,
Dit Bord, sérieux, à l’oreille
D’un confrère faisant fracas ;

« Parlez bas, vous dis-je, confrère ;
« C'est le devoir ; ne troublons pas
« Le juge, quand il délibère. »

La mort subite

« Orimont est mort de finesse »,
Disait le goguenard Clément :
« Il est donc mort subitement »,
Repartit aussitôt Lucrèce.

La politesse

Jouant, et se trompant, Gamon,
En riant, dit : « Que je suis bête ;
« Dites-le. – Pour dire que non,
« Croyez que je suis trop honnête »,
Lui répond, en riant, Sénon.

L'éloge involontaire

« Nous prend-il pour des allobroges ? »
Disait un campagnard, au *roi devenu fou*[1] :
« Pour moi, je ne vois pas par où
« Il peut mériter tant d'éloges,

« Ne montrant rien de plus que ce qu'on voit aux loges[2]. »
« Voilà bien », dit un auditeur
Plus connaisseur en tragédie,
« Le compliment le plus flatteur
« Que Kean ait reçu de sa vie. »

[1] À la tragédie du Roi Lear (King Lear), où le célèbre Kean jouait le rôle du monarque aliéné.

[2] Aux petites maisons.

La vengeance permise

Un jour d'hiver, un fils de l'Hibernie,
Tout de son long, sur la glace tombant
« Attends avril », dit-il, se relevant,
« De ton méfait tu seras bien punie. »

Imités d'Horace

Sur le départ pour l'Angleterre de messieurs Neilson et Papineau, porteurs des requêtes contre le projet de l'Union.

Sic te sors foveat bona[1],
Sic fratres Helenae, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, praeter iapyga,

Navis quoe tibi creditos
Debes causidicos ; finibus anglicis
Reddas incolumes, precor,
Et serves animas quae Canadae ferunt
Spem certam ac bene positam.

1823

Sur la débâcle, devant Montréal

Mense truci sacro, loetantur ut omnia, Marti,
Sole recens facto majori lumine et igne,
Dum supra liquitur glacies, corroditur infra,
Undarum effluvio tumidarum ; atque inde putrescit.
Illicet, hinc solidae moles franguntur et illinc,
Trudunturque aliis aliae ; ruptique in flumine passim
Tolluntur montes. Hei tum levioribus arvis !
Grandia cum magnis terrae volvuntur acervis
Saxa simul. Vae tum claustris nimiumque propinquis
Jedibus. Indignans flumen, jam ponte refracto,
Omnia perfringit, ripisque effunditur alte.

et autres pièces de vers,
poésies de Michel Bibaud (1781-1857),
ont été imprimées par Ludger Duvernay,
à l’imprimerie de la Minerve,
à Montréal, en 1830.

ISBN : 978-2-89668-974-3
© Vertiges éditeur, 2019
– 0975–

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org